

## POUR DOLLARD

---

*La fête de Dollard reviendra le mois prochain. Partout nous la ferons plus belle que jamais. La jeunesse sent le besoin de racheter un long oubli. Elle continuera de rendre son hommage aux grands immolés de 1660, aussi longtemps que vivra la gratitude. Il faut que notre nationalité se fasse une âme aussi grande que ses devoirs prochains. Cette âme sera faite, pour une bonne part, du souffle immortel qui nous vient du passé, de la substance morale enfermée par les aïeux dans notre meilleure histoire.*

*En Espagne, où l'on a senti, en ces derniers temps, le besoin d'une pensée suprême qui refit les énergies de la vieille nation, l'on a fait du 12 octobre, anniversaire de la découverte de l'Amérique, une grande fête qu'on appelle la "fête de la race". Cette pensée suprême, notre jeune nationalité en a besoin plus que jamais pour coordonner, pour aviver ses énergies. Dollard est le héros qui appartient à toute la famille française d'Amérique. Il incarne les meilleures de nos vertus ethniques. Faisons du 24 mai la "fête de la race". Allons, les jeunes, fêtons partout Dollard. Vive Dollard !*

L'ACTION FRANÇAISE.

## DANS LA FAMILLE

---

Notre génération assiste à l'une des transformations sociales les plus graves que le monde ait connues. On tire aujourd'hui les conséquences logiques des principes naturalistes que le dix-huitième siècle nous a légués. En supprimant la foi à l'au-delà, en faisant du bonheur terrestre la fin de l'homme, on a préparé un ordre nouveau, tout l'opposé de l'ordre chrétien. SS. Pie XI le remarque dans son encyclique sur les maux présents : "Puisqu'on a introduit dans les esprits cette très pernicieuse erreur que l'homme n'a pas à espérer en une vie éternelle et bienheureuse, qu'ici même il peut être heureux en jouissant des richesses, des honneurs, des plaisirs de cette vie, personne ne s'étonnera que ces hommes, faits pour le bonheur et entraînés avec force vers l'acquisition de ces biens, déploient la même force à repousser tout ce qui, sur cette voie, les retarde ou les arrête".

Les maux caractéristiques de notre époque, la course aux richesses, la révolte contre l'autorité légitime, l'organisation toute-puissante du vice et du vol, la lutte des classes, la peur de l'enfant, l'effroyable progression du divorce et du suicide, sont les conséquences directes des nouveaux principes qui dirigent le monde. On veut se défaire de tout ce qui est un obstacle au bonheur immédiat.

La destruction de la famille est un des effets les plus alarmants de cette révolution dans les idées. La famille n'est plus, selon le précepte du Créateur, une société contractée en vue de l'enfant, elle est une association en vue de la jouissance. Tout ce qui augmente la jouissance est recherché, tout ce qui lui est contraire est banni, l'enfant

tout le premier, dès qu'il apporte plus d'embarras que d'avantages. Et si l'union elle-même devient un obstacle au bonheur, l'union sera dissoute.

Dix siècles de tradition chrétienne ont longtemps retardé l'application logique de ce naturalisme. Aujourd'hui les scrupules disparaissent et les résultats sont effrayants pour la société familiale. La multiplication du divorce, la baisse de la natalité, le goût des femmes pour la vie publique, l'abandon des enfants, l'émancipation de la jeunesse, la criminalité précoce, voilà les fruits naturels de la civilisation moderne introduite dans la famille. Nous n'y échappons pas. Le bloc français du Canada, plus religieux que l'autre, résiste mieux; mais un lent travail d'amollissement s'accomplit, dont les signes sont de plus en plus manifestes. On n'est pas impunément en contact avec cent millions d'hommes qui ne croient pas au surnaturel et qui vivent comme des païens. Chez nous les deux conceptions de la vie sont en présence, les deux espèces de famille existent. En face des hommes qui vivent pour le ciel, il y a les hommes qui ne vivent que pour la terre; à côté des familles où l'autorité paternelle est respectée, où la mère se contente d'être mère, où les enfants ne manquent pas et savent obéir, il y a les familles dont le chef n'est qu'un homme d'affaires, où la mère cherche des distractions, où les enfants sont rares et le moins possible chez eux. Il y a parmi les ouvriers des grandes villes, même chez les Canadiens français, des femmes qui se dérobaient au fardeau qui leur incombe, des hommes qui désertent le foyer, il y a de nombreux ménages désunis et beaucoup d'unions irrégulières. Le divorce officiel n'existe guère chez les catholiques, mais chez les autres il se multiplie rapidement. Il y en avait au Canada 60 en 1913 et 90 en 1918; il y en eut 376 en 1919, 429 en 1920, 549 en 1921.

Cette augmentation était inévitable: les peuples qui servent de modèles aux Canadiens, les Américains, les Anglais, les Français, voient le divorce se répandre chez eux d'une façon inouïe. On affirme qu'il y a maintenant, aux États-Unis, un divorce sur huit mariages; il y en avait un sur dix en 1916, soit 112,000 divorces sur un million de mariages. Il en est ainsi partout où le divorce est légal et où la foi reste sans influence sur les mœurs. La théorie de l'amour libre et de l'union sans mariage trouve des adeptes de plus en plus nombreux.. Le refus de la maternité est encore plus répandu. Aux États-Unis, dans une enquête récente, les trois quarts (74 p. c.) des femmes interrogées avouèrent qu'elles empêchaient les naissances.

\* \* \*

Seule la fidélité aux enseignements du catholicisme nous permettra de résister à l'entraînement général. Le patriotisme est impuissant à déterminer les époux au respect de leurs devoirs de parents. Nous en avons un exemple en France, où le patriotisme est beaucoup plus vivace et précis que chez nous : la crainte de l'Allemagne ne décide pas les Français à avoir des enfants. Nous en avons un exemple plus près de nous, chez les Anglo-Canadiens : le désir de rétablir la prospérité au Canada et d'y maintenir leur supériorité numérique peut bien les engager à des sacrifices d'argent pour amener des colons d'Angleterre ou nourrir des orphelins; il ne les conduit pas jusqu'à se charger d'une famille nombreuse.

Car c'est une charge. Après quelques années de mariage, quand l'attrait mutuel diminue entre époux, quand les réalités de la vie se font sentir de plus en plus âpres, de dures années sont réservées aux parents de grosses familles.

Sans doute, ces familles ne sont pas toujours les plus malheureuses. Nous connaissons tous de ces maisons débordantes de vie où semble se réaliser l'idée du parfait contentement sur terre. À la campagne, ces demeures ensoleillées sont la règle; dans nos villes, elles sont encore fréquentes. La tendresse réciproque des parents pour les enfants, le sentiment que l'on atteint le but de sa vie, la noble satisfaction de faire œuvre bonne, positive et durable, tout cela adoucit singulièrement les sacrifices des parents. Les enfants sont pour eux une source de jouissance d'abord, ils seront ensuite une source de revenus. À la campagne, le nombre des fils est une condition essentielle à la prospérité du cultivateur; à la ville, les enfants qui grandissent contribuent largement au bien-être de la famille.

Il n'en reste pas moins, cependant, que la famille nombreuse n'est pas ce que souhaitent les égoïstes. L'abnégation n'est pas moins nécessaire aux bons parents qu'aux bons religieux; pour les uns comme pour les autres elle est une condition première du bonheur ici-bas. Le père de nombreux enfants doit d'ordinaire s'imposer une stricte économie, se refuser bien des plaisirs, se préparer à beaucoup de désagréments; la mère doit mortifier les goûts de vie mondaine si communs chez les jeunes filles d'aujourd'hui. Sa place est au foyer, près d'un berceau ou d'une table de travail, enseignant à lire ou à marcher, consolant de petits chagrins, pacifiant des discordes minuscules, sans cesse préoccupée des soins du ménage. Ce qui emplissait peut-être ses rêves de jeunesse, les salons, les soirées, la féerie des théâtres et des grands magasins, les voyages, toutes ces distractions qui ne donnent pas le bonheur mais qui en offrent tout l'attrait, cela n'est guère pour elle. Elle doit consacrer à son rôle de mère les vingt ou trente plus belles années de son existence.

Voilà justement le concept de vie contre lequel se révoltent la plupart des femmes qui aspirent à la conquête du droit de vote et à l'exercice des charges publiques. Elles ne veulent plus se cantonner dans leurs devoirs d'épouse et de mère, elles veulent des libertés, des jouissances qui supposent une existence individualiste et qui ne s'accommodent pas de la vie de famille. D'ailleurs, ne peut-on pas se dérober aux ennuis de la maternité et garder la considération des gens du monde? N'est-on pas honnête homme et femme respectable sans s'imposer de si austères obligations?

On l'est peut-être aux yeux de la société; on ne l'est certainement pas aux yeux de Dieu, auteur de la loi naturelle, ni aux yeux de l'Église, interprète de cette loi. L'Église, en effet, est intransigeante sur ce point. Elle enseigne tout d'abord que le mariage est absolument indissoluble. Dans des cas extrêmes elle autorise la séparation de corps; elle porte parfois un jugement sur la validité de tel mariage; mais le lien matrimonial une fois établi subsiste jusqu'à la mort et empêche toute autre union. Ensuite, elle a sa doctrine sur le but premier du mariage. Ce but, c'est l'enfant. Quiconque veut se dérober à cette charge n'a qu'une ressource licite, l'abstention, du consentement mutuel des conjoints. Les autres moyens constituent des péchés graves; ceux qui les emploient habituellement vivent dans l'habitude du péché, dans l'occasion prochaine du péché; tant qu'ils persévèrent dans la volonté d'y recourir ils ne peuvent recevoir les sacrements sans commettre un sacrilège.

Cette loi, établie par Dieu, paraît sévère et met bien des consciences à la torture. Combien cherchent à éviter la peine en gardant le plaisir, à fréquenter les sacrements en endormant leur conscience et en trompant leur confesseur!

Ils se croient peut-être habiles; en réalité ils ne trompent qu'eux-mêmes. Au fait, les directeurs de conscience le constatent souvent, la plupart des ménages malheureux pourraient faire remonter l'origine de leur mécontentement au manque de franchise dans leurs rapports conjugaux. Deux complices se rendent rarement heureux.

Si l'Église est rigide dans ses directions, elle offre aux époux des secours considérables pour l'accomplissement de leurs devoirs. C'est d'abord la grâce du sacrement de mariage, puis l'aliment eucharistique, la vertu pacifiante et reconfortante de la prière, la satisfaction d'une conscience sûre d'elle-même; c'est ensuite l'espérance d'un incomparable dédommagement après la mort. Les désagréments de cette vie, nous dit-elle, sont des moyens de mériter le bonheur dans l'autre. Sans cesse elle rappelle aux époux que tous nous avons notre tâche ici-bas, qu'il faut s'en acquitter vaillamment, que par là Dieu a voulu nous faire gagner le ciel, qu'il ne le donne pas pour rien. Elle répète à l'épouse la promesse formulée par saint Paul au nom du Saint-Esprit: *La femme fera son salut en ayant des enfants* (I Tim., II, 15). Elle fait plus. Pour aider les parents à élever leur famille, pour soulager la misère, pour soigner les malades, pour diminuer les charges de la maternité, pour recueillir les orphelins, elle a sa merveilleuse organisation d'œuvres, ses congrégations d'hommes et de femmes vouées à aider les autres; elle a son clergé qui préside à la distribution des secours spirituels et temporels. Aux yeux de l'Église, chacun a sa vocation: les uns, obéissant à l'impérieuse poussée de la nature, se marient pour avoir des enfants qui seront des élus; les autres, sacrifiant à Dieu les joies du mariage, aident ceux qui ont des enfants. Les deux états se complètent et répondent aux vues de Dieu. Tous deux constituent pour le catholicisme des titres de gloire. De

même, en effet, que l'Église catholique est la seule qui puisse imposer le célibat à ses prêtres et trouver parmi ses filles une multitude de vierges qui se consacrent à Dieu, ainsi elle est aujourd'hui la seule qui puisse obtenir de ses fidèles l'observance rigoureuse des lois du mariage. Le *Journal des Débats*, de Paris, en faisait l'aveu tout récemment : "Même ceux qui n'ont pas la foi, disait-il, n'hésitent pas à reconnaître que la natalité ne se maintient que dans les régions où le sentiment religieux est demeuré vivace. Il suffit de regarder une carte démographique de la France pour s'en convaincre. Seuls émergent dans l'océan de la dépopulation les départements où l'Église a conservé ses fidèles." <sup>1</sup>

\* \* \*

L'influence du catholicisme n'est pas moins nécessaire pour assurer la vie en famille et la bonne éducation des enfants. Dans les villes, surtout dans la société riche, la famille menace d'être disloquée par le mal que dénonçait Roosevelt il y a vingt ans : on ne vit plus dans l'intimité. Les parents sont à peine éveillés quand les enfants partent pour l'école et l'on ne se voit plus de la journée ; le soir, après un repas pris à la hâte, tout le monde s'éparpille, le père allant au club, la mère allant au cercle ou au théâtre, les enfants où ils veulent. Les petits sont laissés à leur bonne. Même dans les familles ouvrières on devient individualiste. Comme on ne travaille pas ensemble, on cesse de s'amuser ensemble. Les frères, les sœurs, n'ont pas toujours entre eux les rapports intimes qui assureraient à chacun une protection fort opportune. Le soir, le dimanche, jeunes gens et jeunes filles partent, chacun de son côté. Ils sortent, ils

<sup>1</sup> *Journal des Débats*, 23 février 1923, cité dans le *Devoir*, 21 mars 1923.



rentrent quand ils veulent, avec qui ils veulent. Si les parents sont trop curieux ou trop sévères, on ira se loger ailleurs. "Ainsi, dit Pie XI dans la lettre déjà citée, on n'a plus la coutume d'honorer le pouvoir paternel, ni d'estimer la consanguinité." Chacun ne cherchant que son plaisir, il arrive cet affaissement des mœurs que nous constatons dans la jeunesse et ce désordre, plus grave encore, que Pie XI ne craint pas de formuler : "la fidélité conjugale elle-même souffre des violations excessivement nombreuses et les devoirs sacrés des époux envers Dieu et la société civile sont négligés".

Chez nous la descente s'accomplit avec une stupéfiante rapidité. Les époux, les épouses, les jeunes gens, les jeunes filles, ont en un quart de siècle franchi sur cette pente une distance effroyable. Comparez ce que les Canadiens de toute classe pensaient il y a vingt-cinq ans et ce qu'ils pensent aujourd'hui de l'adultère, des naissances illégitimes, de l'infanticide. Dès que le sentiment religieux perd de sa force sur notre conscience, nous n'avons presque rien pour nous retenir. Chez les vieilles nations la noblesse, la bourgeoisie, ont établi des traditions séculaires qui constituent un dernier rempart contre l'immoralité publique; elles gardent longtemps au moins l'extérieur de la vertu, veillent sur l'étiquette et la distinction, imposent le décorum. Ceux d'en bas cherchant à copier ceux d'en haut, les chutes sont moins profondes et moins générales.<sup>1</sup> Chez nous, quand on cesse d'être bon, on est souvent très mauvais en peu de temps. Fascinés par la civilisation anglaise

<sup>1</sup> Nous n'entendons pas du tout vanter ici la vertu toute superficielle que les convenances imposent à la bonne société anglaise ou américaine. Une enquête récente a révélé ce que cachent d'ordinaire les dehors élégants et les allures viriles des jeunes filles d'éducation supérieure aux États-Unis. On le soupçonnait déjà, on en a maintenant la preuve. Nos éducatrices et nos mères de famille ne doivent pas ambitionner d'arriver à pareil résultat.

et américaine, nous en adoptons le sans-gêne sans en acquérir la virilité, l'esprit agressif et la force défensive. Nos femmes, et par conséquent nos familles, sont les premières victimes de cette imitation pernicieuse. Comme les jeunes Anglaises et les Américaines, nos jeunes filles sortent seules, dansent, se découvrent sans scrupule et suppriment tout ce qui pouvait protéger leur vertu. Moins trempées que leurs émules, elles cèdent plus vite. Les chutes sont lamentables et lamentablement nombreuses, les hommes ne résistant guère à l'attrait de victoires si faciles, la vaniteuse inintelligence des mères ne sachant ni prévoir, ni parer le danger.

Ajoutons que le théâtre et le roman français font parmi nous, depuis trente ans, une œuvre néfaste. Il semble que les écrivains de France, même certains romanciers prétendus catholiques, ont fait la gageure de laisser croire au monde que l'adultère et la fornication sont des amusements ordinaires dans toutes les classes de la société française. En lisant, en étendant ces sales histoires, le jugement se fausse, la passion se développe, la volonté s'amollit et l'on se met à point pour toutes les turpitudes. Avec des éléments ainsi détériorés, quelles familles peut-on avoir ?

Nos éducatrices auraient peut-être pu mieux préserver nos jeunes filles des classes supérieures, si elles s'étaient attachées davantage aux traditions anciennes. Il ne s'est pas trouvé chez nous, semble-t-il, une femme de génie pour faire la synthèse des bonnes manières, vêtement des belles vertus que nous avait léguées le grand siècle, pour les adapter aux temps modernes, pour en faire notre code du savoir-vivre et pour former ainsi parmi les Canadiens d'origine française et de religion catholique une bonne société portant la marque française et catholique. Même nos religieuses se sont trop laissé éblouir par un monde où sévissait l'anglo-

manie. Elles ont copié, souvent avec plus de ferveur que de bonheur, les dehors d'une civilisation qui n'était pas conforme à notre tempérament. Il est ainsi arrivé qu'on a délaissé de belles et vénérables façons d'agir et que les mères se sont mises à l'école de leurs filles pour apprendre la nouvelle manière de tenir salon et de recevoir à dîner. Pour faire taire les objections et confondre les opposants on avait un mot souverain : c'est ainsi que faisaient les Anglais. D'ailleurs les mères n'étaient pas lentes à capituler. Elles dépassent aujourd'hui les prévisions de leurs filles elles-mêmes, portent des robes courtes et des bas ajourés, comme les Américaines. Des grands pensionnats de ville ces manières se transportent à la campagne. On se plaint même, paraît-il, que certaines écoles ménagères, dans des districts ruraux, forment des élèves qui ne se résigneront jamais à être fermières ou femmes du peuple. Se résigneront-elles à être mères et à tenir maison ?

La question est grave. Les errements en pédagogie ont un retentissement bien autrement considérable que les erreurs individuelles. Chez des personnes impressionnées surtout par les apparences, les formes extérieures influencent vite les idées et les résolutions. Si nous voulons constituer une société catholique, il ne faut donc pas prendre nos modèles chez les protestants et les païens. Il n'est pas ici question de patriotisme, de provincialisme ou d'anglophobie : il s'agit d'intégrité catholique. Nos jeunes filles, faibles de caractère comme tous leurs pères et frères, hypnotisées comme eux par les dehors anglais, plus impressionnables que les hommes, ont besoin d'être soigneusement prémunies contre les séductions du paganisme ambiant. Si l'on en fait actuellement des danseuses et des amatrices de sport, elles seront plus tard des suffragettes, des infanticides, peut-être des divorcées, comme les modèles qu'elles

admirent. Une femme le disait dans cette revue il y a trois ans, une réaction s'impose. Citons cette forte page qui apporte une autorité nouvelle aux remarques qui précèdent :

“Malheureusement, écrivait Fadette dans l'*Action française* de juillet 1920, dans plusieurs des grands couvents de nos villes, le nombre des Américaines et des Anglaises crée une atmosphère trouble où flottent des idées et des habitudes bien différentes de celles que nous préconisons pour la sauvegarde de notre vie française. Dans nos familles également, nous nous sommes éloignées de la vieille et saine tradition canadienne pour adopter des usages qui n'étaient pas faits pour des tempéraments latins. L'éducation d'autrefois ! On l'a dédaignée, proclamée démodée, trop ancienne pour servir à nos modernisantes.

“Et qu'est-il arrivé ? Les jeunes filles de nos jours, élevées suivant les méthodes nouvelles, celles qui sautent à pieds joints par-dessus toutes les restrictions traditionnelles et par-dessus beaucoup de convenances, sont-elles bien supérieures à celles qui les ont précédées ? Vous prétendiez, en leur accordant plus de liberté, les doter d'une personnalité plus marquée ? Ont-elles, en effet, plus d'originalité et plus de caractère ? Non. Elles ont des habitudes d'indépendance, de paresse, de luxe, de vanité, qui les amèneront au mariage prêtes à la révolte dès que les difficultés surgiront. Est-ce un progrès ?

“Elles ont accroché pas mal de leur laine aux ronces des chemins sur lesquels elles ont erré jour et nuit, sans l'ombre de surveillance, et si, après toutes leurs petites aventures, elles sont demeurées honnêtes au sens strict du mot, elles sont loin pourtant d'avoir la pureté de cœur et la droiture de conscience qui furent longtemps l'apanage des jeunes filles, et quoi qu'on en dise, ces qualités restent encore

et seront toujours leur plus grand charme. Dans les familles à l'aise, les jeunes filles ne consentent pas à travailler dans la maison, et les sommes qu'elles dépensent pour leur toilette sont extravagantes; dans les familles plus modestes, comme elles ont les mêmes exigences, elles trouvent du travail hors de la maison afin d'avoir la liberté de dépenser aussi beaucoup d'argent. Les unes et les autres vivent en égoïstes et pour leur plaisir : elles n'aiment leurs parents qu'en théorie et en raison de ce qu'elles peuvent en tirer. Si ce sont là les fruits de la belle liberté tant prônée, il est temps d'étudier la question sérieusement et de voir si l'ancien système ne valait pas mieux que celui-ci."

\* \* \*

Il faut donc s'attacher au concept de la famille chrétienne telle que la veut saint Paul, où les enfants respectent leurs parents, où la femme se soumet volontiers, où le mari aime son épouse jusqu'au sacrifice entier de lui-même, "comme le Christ a aimé son Église, jusqu'à mourir pour elle" (Eph. V, 25). Par là, nous perpétuerons la bonne famille canadienne, celle qui existe encore partout dans nos campagnes, celle que l'on retrouve même chez la plupart des ouvriers et des bourgeois de nos villes, la famille qui monte et s'enrichit, la famille satisfaite et heureuse. Là, le père et la mère sont vraiment des collaborateurs dans l'éducation de leurs enfants. La mère, c'est la douceur laborieuse, soulageant les fatigues du mari, calmant ses irritations, relevant son courage et ravivant son espérance par un ingénieux et naïf optimisme; le mari, c'est la force, malheureusement trop rude d'ordinaire, pas assez complimenteuse pour cette épouse qui se donne si totalement, mais sûre, digne d'une foi sans réserve, à l'abri de tout soupçon. Leurs

enfants constituent le grand objet de leurs préoccupations. C'est pour eux qu'ils vivent et qu'ils travaillent, c'est avec eux qu'ils goûtent leur repos et les plus belles heures de leur vie. Prière en famille, récréations en famille, repas de famille, réunions de famille, c'est un enchaînement de bonnes coutumes qui favorisent la vertu individuelle et contribuent à la stabilité des nations plus qu'on ne saurait dire. Ces fêtes périodiques où frères et sœurs se réunissent autour des vieux parents restent toujours dans la mémoire des Canadiens qui s'éloignent ou qui se sont expatriés. Il faut faire aimer ces traditions aux jeunes gens, aux jeunes filles qui travaillent au dehors, qui s'amuse dans des salles de spectacle et qui perdent le goût de la vie familiale. Ils y trouveront une force au moment des grandes tentations.

Pour inspirer aux enfants l'esprit familial, le meilleur moyen est encore de leur inspirer l'esprit chrétien. Ce ne sont pas les jeunes gens formés à la piété religieuse et à la pratique des vertus qui s'ennuient au foyer et désertent la maison. Ces ruptures sont d'ordinaire longuement préparées par des froideurs et des éclats qui laissent assez voir où l'éducation faisait défaut. Le respect des parents, la charité fraternelle, la générosité dans le sacrifice, le recours à la prière et aux sacrements eussent rendu ces malheurs impossibles.

Mais, ne l'oublions pas, ce sont les exemples des parents, beaucoup plus que leurs leçons, qui forment l'esprit chrétien des enfants. C'est dans la conduite du père et de la mère que les fils et les filles apprennent ce qu'ils devront être plus tard. L'œil des tout petits eux-mêmes sait discerner l'écart qui existe parfois entre l'enseignement et la pratique. En outre, cette formation est l'œuvre du père non moins que de la mère. Gardons-nous d'une illusion trop fréquente chez nous. Le père n'a pas

rempli tout son rôle quand il a payé les comptes du ménage et assuré l'avenir matériel de ses enfants. L'éducation proprement dite, la formation religieuse et la formation du caractère ne doivent pas être réservées à la mère seule. Il arrive souvent, en effet, qu'un homme de volonté forte et de santé robuste s'unit à une femme de santé délicate, de sensibilité exquise, mais d'une énergie peu résistante. Parmi les enfants, les uns ont le tempérament de la mère et font sa consolation, les autres ont le tempérament du père et réduisent la mère au désespoir. Enfants de nature riche, mais débordante et capricieuse, ceux-ci ont besoin d'une main ferme qui les bride et ordonne leurs belles qualités. Si le père ne s'occupe pas d'eux, la mère cédera devant leurs exigences et ce sera l'anarchie, ou elle s'épuisera vainement pour mater ces turbulents garçons et ces fillettes espiègles; alors elle les irritera, les dégoûtera de la maison, les poussera hors du foyer. Ainsi ces fils qui auraient pu devenir de superbes meneurs d'hommes, ces filles qui auraient été des femmes de tête et d'administration, seront peut-être des dévoyés, parce que le père n'aura pas fait sa part dans l'éducation de ses enfants.

Les parents chrétiens se garderont d'un autre abus qui se répand dans notre classe populaire. À cause de l'étroitesse des maisons ou de l'égoïsme des enfants, on cherche souvent à se débarrasser des vieux, à les *placer*, comme on dit. On trouve les grands-parents presque aussi incommodes que les enfants et l'on tâche d'éviter ceux-là comme ceux-ci. Ces procédés n'appartiennent pas aux âges chrétiens. Hors des cas exceptionnels le chef de famille, quel que soit son âge, garde toujours la première place au foyer. Que d'époux trouveraient dans la présence des parents, comme dans celle des enfants, une sauvegarde contre bien des tentations. Ces témoins d'une génération disparue

apportent aussi à ceux qui grandissent des leçons et des exemples dont les peuples jeunes ont un pressant besoin. Les grands-parents donnent à la maison une physionomie de concorde et de durée, ils sont le lien qui rattache étroitement les membres de la famille déjà dispersés, ils contribuent à réaliser le groupement institué à l'origine par Dieu lui-même, la famille patriarcale.

Le Souverain Pontife attire notre attention sur un autre élément de la famille entendue au sens large, les domestiques. La question a son importance. Les gens à l'aise ont besoin de se faire aider, surtout quand les enfants sont nombreux. Or il devient de plus en plus difficile de trouver de bons serviteurs. On accuse l'esprit d'indépendance qui souffle partout : personne ne veut plus servir. Si l'on entre en service, c'est avec des exigences presque inacceptables, avec tout un code de libertés garanties par des menaces. Nous ne demanderons pas aux maîtres de s'humilier encore davantage devant leurs domestiques, qu'ils traitent déjà presque comme des égaux, sinon comme des supérieurs. Nous leur demanderons d'assurer aux servantes vertueuses la protection de leur vertu et de relever ainsi cette profession. Dans nos maisons ordinairement trop petites et trop remplies, où la promiscuité est de tous les instants, les servantes courent des dangers réels. Peu de prêtres osent conseiller aux jeunes filles de s'engager dans la domesticité. Le manque de dignité de beaucoup de nos nouveaux riches expose des enfants naïves à toutes les entreprises. Les gardes-malades à domicile savent aussi quels dangers les guettent bien souvent. Assurément, cela n'est pas pour faciliter la tâche des mères de famille. Nous ne pouvons pourtant pas fermer les yeux sur ce qui devient un désordre social.



L'intégrité catholique, la fidélité aux enseignements de l'Église maintiendra donc chez nous la famille idéale; la famille idéale contribuera grandement à maintenir dans notre peuple l'intégrité catholique. En effet, de tous les moyens naturels qui aident à observer les volontés divines, il n'en est probablement pas de plus puissant qu'un bon milieu familial. On y trouve un dérivatif à l'entraînement des mauvais camarades et des mauvaises habitudes, un encouragement dans la pratique du bien; un agrément à la vertu. Dieu a voulu que le plus pur bonheur de l'homme sur terre se trouve ainsi dans l'accomplissement du devoir familial.

Ce n'est pas le seul avantage temporel qu'il y attache. Si la pratique du catholicisme intégral ne comportait une récompense bien supérieure à tous les biens terrestres, nous aurions insisté sur l'intérêt national que nous trouvons à réaliser la famille chrétienne. La famille catholique, en effet, avec la paroisse catholique, fut la cause principale de notre survivance dans le passé, elle seule pourra nous permettre de surnager dans l'avenir. Que serions-nous sans nos familles nombreuses? Que deviendrions-nous le jour où, comme les autres groupes canadiens, nous devrions compter sur l'émigration européenne pour alimenter notre population? Sans diminuer les avantages surnaturels attachés à la pratique des commandements de Dieu, réjouissons-nous pourtant de ce qu'en poursuivant notre fin dernière nous obtenions par le fait même la plus grande somme de satisfactions individuelles et collectives permises à l'homme sur terre. La paix de la conscience, les joies du foyer, les joies patriotiques, l'espérance de biens éternels, l'amour de Dieu et la soumission loyale à sa volonté souveraine, tous ces motifs sont nécessaires pour déterminer les époux à constituer une famille chrétienne au milieu du paganisme contemporain.

AdélarD DUGRÉ, S. J.

## LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

---

*Il y aura de cela 250 ans dans un mois au plus.*

Le 17 mai 1673 commençait de s'écrire une page merveilleuse dans l'histoire de la Nouvelle-France. Ce jour-là deux canots quittaient Michillimakinac, là-bas, au sommet du grand lac des Illinois, pour s'en aller à la découverte. Ces canots étaient montés par sept hommes; l'un s'appelait Jacques Marquette, missionnaire Jésuite; un autre, Louis Jolliet, commandait officiellement l'expédition. Guidés par les deux jeunes découvreurs, les canotiers se dirigèrent d'abord vers le nord-ouest du lac des Illinois pour y atteindre la baie des Puants. De là, en suivant les rivières, ils espéraient tomber dans le grand fleuve du sud, le mystérieux Mississipi, celui qui ouvrait la route, disait-on, vers la mer de l'Ouest et dont les Indiens ne parlaient jamais qu'avec des métaphores enflammées.

Entreprise hasardeuse au plus haut point. À peine les avironneurs ont-ils parcouru quelque chemin que des partis de sauvages rencontrés en route, s'efforcent de les dissuader d'un projet si audacieux. "La Robe-noire et le jeune Visage-pâle s'en vont à une mort certaine. Le pays inconnu est peuplé de tribus féroces, inhospitalières, funestes à tous les étrangers; elles ont levé la hache de guerre les unes contre les autres. Le grand fleuve lui-même engloutira les canots; des monstres redoutables surgiront du fond des eaux; un démon farouche défend l'entrée de cet inconnu; nulle embarcation humaine n'en franchira jamais le passage."

Ces fantômes, ces menaces n'arrêtent point des hommes de fer que l'espoir du péril stimule. Ils se penchent avec plus

de force et de vaillante ardeur sur leurs avirons dont chaque coup soulève les canots. "La joie que nous avons d'être choisis pour cette expédition," écrit le Père Marquette, "animait nos courages et nous rendait agréables les peines que nous avons à ramer depuis le matin jusqu'au soir." De la baie des Puants ils s'engagent dans la rivière Ménominie, puis dans celle du Renard, puis dans le Ouisconsin. Tout à coup, après un mois de voyage, le 17 juin, "avec une joie que je ne peux pas exprimer," écrit toujours le même chroniqueur, les canots bondissent sur les flots du Mississipi. Attirés par le mystère, les canotiers ne s'arrêtent point à ce premier succès; ils entreprennent de s'en aller de l'avant, vers l'embouchure du fleuve qu'ils descendent plus de cent lieues. De chaque côté s'offre à leurs yeux, le beau pays aux horizons vierges, pays de forêts et de prairies, rempli de chevreuils et de bisons, d'outardes et de "cygnes sans ailes", pays divin promis à l'immortelle rêverie de Chateaubriand.

Le 25 juin les découvreurs aperçoivent sur le sable des empreintes de pied d'homme. Jolliet et Marquette partis à travers les prairies aboutissent à trois villages indiens, bourgade de la grande nation des Illinois. C'est là, on s'en souvient, qu'un vieillard, levant les mains vers le soleil, dit solennellement aux deux étrangers, ces paroles qu'il faudrait mettre en épigraphe à l'histoire de la colonisation française: "Que le soleil est beau, Français, quand tu nous viens visiter."

Jolliet et Marquette descendent encore le fleuve jusqu'au 33° 40'; puis, convaincus que le Mississipi ne se jette ni dans l'Atlantique ni dans la mer de Vermillion, mais dans le golfe du Mexique, ils décident de revenir sur leurs pas. Du reste, deux fois déjà, ils n'ont échappé que par miracle à la méchanceté des Indiens. Partis d'Akanséa le 17 juillet, les découvreurs arrivèrent à la fin de septembre à la baie des Puants.

*L'on a calculé qu'en quatre mois tout juste, ces hommes avaient parcouru 2,767 milles anglais.*

*Quel avenir allait préparer cette expédition ! Un vaste champ s'ouvrait à l'Évangile et un grand empire à la France. Sur les pas des premiers découvreurs, une légion d'explorateurs allait s'élancer et dessiner, au coeur du continent, une épopée merveilleuse. Bientôt, le 17 mai prochain, nous rappellerons le grand anniversaire. Mais nos yeux ne feraient-ils pas bien de se tourner plus souvent vers ces régions où fut écrit, plus fortement qu'ailleurs, le poème de l'énergie française ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des lieux nostalgiques, non seulement par ce qu'ils portent de gloire brisée, mais plus encore peut-être par le pesant oubli qui les enveloppe ? Toute cette gloire est à nous et nous le savons à peine. La statue du Père Marquette est au capitol de Washington. Celle de son compagnon qui est au Jolliet High School de l'Illinois, n'est nulle part sur nos places publiques. Et pourtant Louis Jolliet fut le premier Canadien qui connut la gloire.*

Lionel GROULX, ptre.

---

### NOS LIVRES POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

C'est le temps d'acheter les livres pour les distributions de prix et d'en acheter de bons. Chez nous, les distributions de prix sont le grand et souvent l'unique moyen de faire entrer quelques volumes dans les modestes foyers. De là l'importance de bien choisir ces volumes. Hélas ! l'éducation du peuple, celle des commissaires d'écoles, voire des donateurs de prix est entièrement à faire là-dessus. Combien préfèrent le beau livre à tranche dorée, à couverture rouge, mais vide de toute substance, au modeste volume, plus humble de tranche et de couverture, mais cachant, sous cette simple apparence, une valeur d'idées qui allumerait une nouvelle lumière au foyer. De grâce, ayons du moins cette sagesse minime de préférer aux balayures de Mame, les bons livres de chez nous, ceux qui apprennent aux enfants à mieux aimer leur race et leur patrie.

## POUR NOS ARCHIVES

---

Nous aimons à croire qu'il n'est pas trop tard pour saluer l'apparition du rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1921-1922. Ce rapport est depuis plusieurs semaines, entre les mains de tous ceux qui s'intéressent d'un peu près, soit par fonction, soit par goût, au mouvement historique canadien. Il importe cependant d'en signaler l'importance à ceux qui ne le connaîtraient pas encore.

M. Pierre Georges Roy a magnifiquement répondu aux espérances que nous fondions sur lui, il y a un peu plus de deux ans, lors de la création du bureau des archives. Non seulement il a pu mettre sur pied, en aussi peu de temps, un département où tout était à organiser; mais il a déjà commencé, et de la plus judicieuse façon, à mettre en valeur la riche documentation historique confiée à sa garde. On se souvient du concert unanime qui accueillit, au commencement de 1922, la publication de son premier rapport annuel. Ce fut une véritable révélation pour plusieurs qui avaient toujours cru les archives rébarbatives par définition et qui furent tout étonnés de les trouver au contraire fort attrayantes. Le deuxième rapport, qui vient de paraître, est en tout point digne de celui qui l'a précédé. Il ne se ressent aucunement de la hâte avec laquelle son auteur a dû le préparer par suite de l'avancement imprévu de l'ouverture des Chambres. Les pièces qu'il contient sont sans doute d'importance inégale, mais il n'y en a pas une qui ne méritât d'être sortie des cartons poudreux où elle était restée jusqu'ici endormie. La plupart d'ailleurs sont d'un vif inté-

rêt, et le profane éprouvera autant de plaisir à les lire que l'historien de profession y trouvera du profit. Mentionnons en particulier le curieux procès Montéléon et la fameuse affaire Fénelon-Frontenac dont le dossier complet est ici pour la première fois rassemblé. Mais le document le plus précieux à notre avis est encore le volumineux mémoire du procureur général Collet dit "de comodo et incommodo". Ce mémoire était déjà connu de quelques initiés, mais M. Roy a rendu un service signalé à nos études historiques en le mettant à la portée de tout le monde, surtout avec les abondantes annotations de M. l'abbé Caron. Quiconque voudra se renseigner sur l'état de nos paroisses au commencement du XVIIIe siècle devra y avoir recours.

Il va sans dire que M. P.-G. Roy n'a encore fait qu'effleurer l'immense matière historique qu'il a à sa disposition. Les archives de Québec, malgré les pertes considérables qu'elles ont subies, sont d'une richesse incomparable et nous n'aurions pour ainsi dire qu'à y puiser au hasard pour en tirer des centaines de pièces tout aussi intéressantes et tout aussi importantes que celles qu'on a déjà publiées. Les circonstances actuelles permettent à notre archiviste de ne les servir au public que par petites doses et il faudra un long temps avant qu'il ait même vidé le dessus du panier. N'est-il pas à craindre que dans l'intervalle, toutes ces richesses ne soient subitement détruites? Plusieurs seront sans doute surpris d'apprendre que les précieuses archives de la province de Québec ne sont aucunement protégées contre le danger d'incendie. Nous avons pourtant payé assez cher jusqu'ici notre incurie. Que de pertes irréparables pour l'histoire ont occasionné les trois incendies successifs de la bibliothèque du Parlement en 1849, en 1854 et en 1883! Surtout aujourd'hui, après les désastres qui viennent de se succéder et qui nous ont fait

perdre tant de trésors, ceux entre autres de la Basilique de Québec, il semble que nous ne devrions plus rien négliger pour protéger contre l'élément destructeur ce qui nous reste encore de richesses historiques ou artistiques. La construction d'un édifice spécial et à l'épreuve du feu pour abriter nos archives s'impose absolument et le gouvernement, nous osons l'espérer, y verra sans retard.

Ægidius FAUTEUX.

#### DE LA RENTE DU 1er AVRIL 1923

“Nous aurons placé l'émission Dupuis Frères en moins de cinq mois, et dans les circonstances c'est un succès très considérable. Mais chez nos concitoyens anglais des émissions qui ne valent pas la moitié de celle-là se souscrivent en quelques heures. Et c'est en vain qu'on alléguera le manque de capitaux: dans le même temps qu'ils versaient \$1,142,000 à Dupuis pour lui aider à franciser le commerce postal dans le Canada français, nos compatriotes en souscrivaient trois fois autant à des entreprises étrangères qui, tout en leur payant, dans la plupart des cas, un intérêt ou un dividende raisonnable, alourdiront encore la servitude économique de la Province de Québec. Il est des choses que l'Anglais, le Juif, l'Irlandais, comprend d'instinct ou à demi-mot. Ces mêmes choses, pour les faire entendre au Canadien français, il faut les lui crier à tue-tête au risque d'ameuter le pays comme s'il s'agissait d'une affaire de haute trahison. Le servilisme inculqué à la race par les professionnels de la politique disparaît peu à peu, mais, grand Dieu ! qu'il a la vie dure ! Et comme le servilisme exclut l'instinct de conservation, pendant longtemps encore ce sera à ses propres frais qu'on fera fabriquer à l'intention de Jean-Baptiste son joug de porteur d'eau.”

## UN EVEQUE MISSIONNAIRE

---

*Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

*“Volontiers, je donnerais tout ce qui m'appartient et je me donnerais moi-même pour le bien de vos âmes.”*  
(II Cor. XII, 15).

Monseigneur Élie-Anicet Latulipe, d'abord vicaire apostolique du Témiscamingue et premier évêque d'Haileybury n'est plus. Son grand amour pour les âmes que le Souverain Pontife lui confiait en 1908, lui faisait écrire dans son mandement d'entrée ces belles paroles de l'apôtre saint Paul : “Volontiers nous donnerions tout ce qui nous appartient, et nous nous donnerions nous-même pour le bien de vos âmes”.

Ses quatorze années d'épiscopat devaient tout simplement être la mise en acte de cette théorie. Sur les grands lacs et dans les frêles canots d'écorce, dans les forêts et sous les tentes voyageuses des missionnaires, dans les huttes des colons bâties à l'ombre de la croix ou dans les villes qui s'élevaient dans les centres miniers, il affronta toutes les privations et porta toutes les croix pour réaliser ce rêve de sa jeunesse sacerdotale.

Son enfance, il l'avait passée dans la vieille province de Québec; et sa formation, il l'avait puisée au Petit et au Grand Séminaire de Montréal, auprès des Messieurs de Saint-Sulpice, dont il aimait à se dire le fils reconnaissant. Après avoir exercé quelques années le saint ministère auprès des religieuses dans le diocèse de Montréal, il partait pour la ville de Pembroke, envoyé par Mgr Fabre à la demande de Mgr Lorrain.



Tout se tient dans le gouvernement de la divine Providence. L'abbé Latulipe s'en allait vers les missions, vers l'apostolat, vers l'épiscopat. Il allait continuer sur la terre d'Ontario l'histoire de nos courses apostoliques, rattacher au passé catholique et français les événements les plus consolants pour la survivance de nos aïeux et la foi de nos pères.

À son arrivée à Pembroke, il s'initia au ministère dans la province voisine. Après quelques années de ministère à la cathédrale de cette ville, il s'en allait à Haileybury le 29 mars 1906, pauvre missionnaire avec quelques colis. Il devait quitter les ruines fumantes de cette ville dans l'inoubliable nuit du 4 octobre 1922, portant toute sa fortune en deux sacoches.

\* \* \*

Le 22 septembre 1908, le Souverain Pontife détachait une portion considérable du diocèse de Pembroke, huit cent milles environ sur cent milles, et la confiait à Mgr Élie-Anicet Latulipe. C'était un vaste champ confié à celui que le Saint-Esprit avait désigné pour tenir la houlette pastorale. Mais avec quel amour le nouvel évêque acceptait sa mission. Il se rappelait que, dès 1686, la robe noire du missionnaire catholique avait pénétré dans ces immenses régions. Le jésuite Sylvie, aumônier d'un détachement de Français, commandé par le chevalier de Troyes, avait dit la messe sur les bords du lac Témiscamingue. Portant donc dans son cœur ces souvenirs et ceux de M. Charles de Bellefeuille, de la Compagnie de Saint-Sulpice, et de M. Jean-Baptiste Dupuy, prêtre séculier, attaché à l'église Saint-Jacques, envoyés en 1836 par Mgr Lartigue, il venait reprendre officiellement possession du pays au nom de l'Église catholique.

Les Oblats de Marie Immaculée, à la tâche si pénible depuis 1863, voyaient avec joie s'organiser cette portion de territoire où ils avaient versé tant de sueurs et de larmes pour l'extension du royaume de Dieu.

L'histoire des missions du Canada racontera avec émotion les travaux du Vicaire apostolique du Témiscamingue, chez les sauvages de la rivière Albany et de la baie James. Relisez le récit de sa visite chez ces enfants de la forêt en l'an de grâce 1912. Pendant trois mois l'évêque missionnaire visita les populations chrétiennes auxquelles il apporta les consolations de son ministère. Il fut le premier évêque catholique qui atteignit Ottawapiscat et Marten Falls. Rupert eut également l'honneur de recevoir Mgr Latulipe. Aucun prêtre catholique ne s'était rendu à cet endroit depuis que le père jésuite Albanel l'avait visité en 1672. Hélas ! presque tous les sauvages qui vont y faire la traite sont protestants. Espérons que le saint sacrifice que notre vicaire apostolique célébra après 240 ans, au jour de l'Assomption, en présence de la petite colonie canadienne-française, a fait descendre des grâces de choix sur cette terre abandonnée et que la Vierge va reconquérir à son Fils tant d'âmes assises à l'ombre de la mort.

Ceux qui ont le goût des voyages peuvent refaire en imagination le trajet parcouru. Ils n'éprouveront pas les fatigues inévitables d'une pareille entreprise; mais ils se rendront compte qu'on ne franchit pas 2,676 milles en chemin de fer; 3,764 milles en bateau à vapeur, 200 milles en voilier et 600 milles en canot, sans des sacrifices et des privations auxquels la nature ne s'accoutume pas. "Sans l'amour de Dieu et des âmes, aucune considération humaine ne me ferait rester ici." Ce sont les mots que laissèrent échapper les lèvres d'un missionnaire dans le cœur de son évêque. Celui-ci comprit ce que l'on peut souffrir, de

l'ennui, du climat, du régime alimentaire, de la société de ces pauvres sauvages, sans instruction, ni culture intellectuelle. Mais ce qui faisait surtout souffrir le cœur de l'évêque si dévoué à sa tâche, c'était de constater partout le manque d'ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur. "De tout côté, disait-il, on demande des prêtres; dans toutes les communautés religieuses, on s'épuise de travail, et pourtant souvent on se trouve dans la pénible nécessité de refuser des œuvres parce qu'il n'y a pas assez de bras pour travailler. D'où vient le mal? Est-ce que Dieu, qui veille sur les passereaux et qui compte les cheveux de notre tête, aurait oublié que nous valons beaucoup plus que des passereaux? Et le Seigneur qui veut le salut de tous, n'aurait-il pas préparé assez de vocations pour subvenir aux différents besoins de son Église?"

La réponse ne se fit pas attendre et voici l'appel touchant que Mgr Latulipe lançait aux familles chrétiennes au sujet de la culture des vocations. Le baptême a déposé dans les âmes des enfants des germes de vertus; veillons pour que l'ivraie n'étouffe pas le bon grain et nous aurons comme dans le passé des hommes et des femmes qui se rendront au poste d'honneur où la Providence les convie.

"Hélas! gémissait-il, pour trouver un peu de métal brillant, on s'impose mille fatigues et on descend dans les entrailles de la terre; pour quelques peaux de bêtes, on s'enfonce dans les bois et on affronte les glaces du Nord, et pour sauver les âmes rachetées par le sang d'un Dieu, il y a tant d'indifférents."

\* \* \*

Merveilleuse est la fécondité de l'Église du Christ et son développement dans nos régions. Le vicariat, quand

notre évêque missionnaire fut nommé, n'avait que dix-huit prêtres, cinq églises avec prêtres résidents, vingt dessertes, trois couvents de religieuses, un hôpital et un refuge avec une population de 20,000 âmes, composée en grande partie de coureurs de bois dans la forêt et de terrassiers sur les grandes voies ferrées en construction.

Huit ans plus tard, le chiffre des paroisses s'élève à 29 avec prêtres résidents, et 35 dessertes. Les paroisses s'organisent. De toutes les institutions sociales de la patrie française, seule la paroisse s'était autrefois solidement installée sur les bords du Saint-Laurent; et quand la Nouvelle-France a passé sous le régime britannique, la paroisse est apparue non seulement comme la sauvegarde de la foi et des mœurs mais comme le seul foyer de vie sociale, politique et nationale. Mgr Latulipe connaissait la valeur de cette institution. Il stimula le courage des premiers colons pour l'établir partout. Voyez-le à l'œuvre. Le clocher s'érige; à côté de l'église se dresse l'école. C'est la forêt qui recule; les champs sont ensemencés. Les coquettes demeures sortent du sol comme par enchantement, afin de donner asile en 1922 aux quatorze mille âmes groupées en paroisses et qui sont florissantes dès leurs débuts dans la région de l'Abitibi. Rien n'échappe à la sollicitude de l'évêque. Il est dans la tradition des grands évêques de France qui ont fait leur patrie, comme les abeilles, leurs ruches. Il est le dépositaire, le gardien des meilleures coutumes de l'Église catholique, qui tout en ne s'occupant que des intérêts éternels des âmes, procure pourtant la plus grande somme de bonheur ici-bas. Entendez le plaidoyer discret en faveur de ses ouailles, dans sa lettre pastorale du 2 juillet 1921: "Ceux qui vont les premiers ouvrir des terres nouvelles sont vraiment les bienfaiteurs de notre pays, et nous en avons tant vu qui souffrent, parce qu'ils n'ont pas les chemins

nécessaires, des écoles pour leurs petits enfants, des maisons convenables pour se mettre à l'abri des moustiques et des intempéries des saisons”.

Rien n'échappe à la sollicitude pastorale. On compte bientôt un petit séminaire, une académie de garçons dirigée par les Frères, onze couvents de religieuses et un noviciat, 4 hôpitaux, un refuge. Le moment était venu d'offrir à la couronne de l'Église le joyau promis au jour de la prise de possession du sol par Mgr Latulipe : un diocèse. Le Souverain Pontife l'accepta; et, par un décret du 31 décembre 1915, il érigea le vicariat apostolique du Témiscamingue en diocèse avec siège épiscopal à Haileybury. Les premiers pionniers de ce nouveau pays s'en réjouirent. Leur zèle s'accrut pour implanter des habitudes de foi et des coutumes chrétiennes, qui seront pour les générations futures des traditions de force et de salut.

\* \* \*

Il ne suffit pas d'ériger des paroisses et de leur donner des curés. Il faut les doter d'écoles et pourvoir au recrutement des instituteurs. Aussi bien, voyons-nous dès 1910, le grand évêque missionnaire ouvrir un noviciat à Haileybury pour les Sœurs de l'Assomption. Il s'agissait de former un personnel enseignant de tout premier ordre et de l'initier à l'art si difficile de façonner les âmes des petits. Nos noviciats sont des écoles normales : on l'oublie trop souvent; on le réapprend en relisant les lettres du vicaire apostolique du Témiscamingue.

Dans cette maison de formation on sait qu'il y a deux langues officielles au pays: le français et l'anglais; et que pour les enseigner il faut d'abord les apprendre. Lisez ce que Mgr Latulipe écrivait au début de sa carrière épis-

copale : "Sans doute nous voulons que nos enfants apprennent l'anglais. Cette langue leur est nécessaire pour qu'ils puissent réussir plus parfaitement dans les affaires; mais nous voulons, pour qu'ils n'échouent pas dans la seule affaire véritablement importante, que nos enfants canadiens-français, conservent leur mentalité, et qu'ils n'oublient pas la langue dans laquelle ils ont appris à prier, car l'expérience l'a démontré, partout la langue est une des plus fidèles gardiennes de la foi."

Mais avec quelle prudence et quelle fermeté Mgr Latulipe procéda pour la solution du si grave problème scolaire de la province d'Ontario. Dans une lettre remarquable de fond et de forme, publiée au mois de novembre 1917, il rappelle les enseignements de la raison et de la foi en matière éducationnelle. C'était opportun dans la terre classique où l'on foule aux pieds les traités pour opprimer les minorités catholiques et françaises. Avec quelle sérénité et quelle largeur de vue, il veut ramener la paix basée sur la justice et la charité, en définissant l'éducation et en rappelant les rôles respectifs de la famille, de l'Église et de l'État pour la conduite des écoles. "L'école, disait-il, — et nous ne saurions trop le répéter — l'école, c'est donc le prolongement de la famille. Bien loin d'être le lit de Procuste, où il faille nécessairement coucher tous les enfants pour leur faire prendre la même taille intellectuelle et morale, l'école est comme une annexe du foyer paternel, où se devra continuer et perfectionner l'œuvre commencée par les parents. Une école c'est la résultante des volontés et de l'action d'un certain nombre de pères de famille, qui rassemblent leurs enfants sous un même toit et qui s'entendent pour leur donner une éducation commune, sous la garde de l'Église et sous la protection vigilante de l'État. Pour qu'il y ait unité d'action, les pères de familles con-

fieront l'administration de cet établissement à quelques hommes de confiance qui devront agir en leurs noms et veiller à leurs intérêts. Ces commissaires qui représentent les familles s'assureront le service de professeurs habiles et intègres; et il est manifeste que la mission de ces professeurs ne saurait être autre que de continuer à l'école l'œuvre commencée dans la famille par les parents, puisqu'ils les remplacent auprès de leurs enfants. Voilà la vraie thèse, qui repose sur le droit naturel et qu'aucune législation humaine ne pourra jamais ébranler."

Dans ce document, comme du reste dans ses beaux discours aux congrès de la vaillante Association d'éducation, Mgr Latulipe ne craint pas, après avoir revendiqué les droits de la foi catholique, d'affirmer les droits de la langue. "Après l'amour de Dieu, il n'y a rien qui passionne autant le cœur de l'homme ici-bas que l'amour de sa patrie, et le lien le plus fort qui nous unisse à la patrie c'est celui de la langue et de la nationalité. O conquérant, ne touchez pas à ces choses sacrées qui sont au fond de la vie des peuples: sa langue, sa nationalité et ses traditions!" Puis Mgr l'évêque pose avec netteté et ampleur le problème concret chez nous. Citons encore: "Je suis anglais, j'habite la province de Québec et je désire que mon enfant puisse traiter d'égal à égal avec ses concitoyens de langue française, qu'il ne leur soit inférieur sous aucun rapport; je voudrai donc, en homme pratique et en homme d'affaires, que mon fils sache le français. Mais quoique j'aie fixé mon foyer dans une province française, et que j'en observe fidèlement les lois, je ne cesse pas d'être anglais, et je me croirais amoindri, si on me prenait ma langue et si on dénaturait mon cœur. Ce que je suis, ce que je garde au fond de mon être avec bonheur et fierté, je compte bien le léguer à ma famille. Mon fils parlera donc le français;

mais il n'oubliera pas sa langue maternelle, mon fils parlera l'anglais. Comme ce raisonnement est juste ! De même je suis canadien-français, j'habite Québec ou Ontario, les provinces de l'Ouest ou celles de l'Est, le Canada ou les États-Unis; je veux que mon enfant sache l'anglais, non pas parce que je reconnais à aucun pouvoir le droit de me forcer à parler l'anglais; seulement parce que je trouve que l'anglais m'est nécessaire, ou utile ou agréable; mais je ne veux pas, je ne puis pas raisonnablement vouloir que mon enfant oublie sa langue, la langue de sa mère et la mienne. Je sais que mon enfant vaudra moins, qu'il sera moins utile à sa famille et à sa patrie, s'il ne parle qu'une langue et je crois fermement, avec tout le clergé canadien-français, avec des évêques de toutes les nationalités, avec des cardinaux qui le redisent à Rome, avec le Pape qui l'affirme dans les audiences privées, que la langue est la sauvegarde de la foi. Et je faillirais à ma tâche! Le ciel m'en protège!"

Et certes, l'évêque d'Haileybury n'a jamais failli à la tâche. Pour le triomphe de ces principes en terre ontarienne, il lutta même contre ceux qui avaient la mission de les défendre. Il ne voulut point admettre le règlement XVII. Vers 1912 ou 1913, l'inspecteur protestant essaya d'entrer dans l'école séparée de Haileybury. Les religieuses n'avaient pas encore pris la direction de cette maison qui se trouvait sous la conduite d'une Canadienne française, devenue irlandaise comme son époux, originaire de la Verte-Erin. On empêcha les enfants de sortir. Mais les petits sautèrent par les fenêtres et vinrent tous ensemble chanter "O Canada" en face de l'évêché. Monseigneur les félicita de ce qu'"ayant l'honneur d'être canadiens-français, ils avaient le courage de le dire tout haut".



Pierre de la Gorce parlant de l'attitude que des chefs avaient prise sur la constitution civile du clergé au temps de la révolution française, écrivait : "En cet arrangement se reconnaissait toute la politique des faibles qui ne voulant point céder, n'osent point non plus *résister*, se traînent en ajournements, se flattent d'avoir tout gagné quand ils n'ont fait qu'enhardir leurs ennemis, s'imaginent être fort avisés, quand ils ont échelonné leurs capitulations et essaient de se tromper sur leurs fautes en les dosant en deux fois".<sup>1</sup>

Mgr Latulipe ne voulut point de ces tergiversations. Il préféra une ligne de conduite toute faite de justice et de charité; il obtint des résultats qu'il signalait dans sa lettre au clergé et aux fidèles, après avoir été conduit une première fois aux portes du tombeau. "Dès que deux personnes vivent sous le même toit, et de même, lorsque plusieurs nationalités vivent dans un même pays, ne faut-il pas, pour être juste et loyal, ne pas garder tout l'espace pour soi et songer aussi aux droits et même aux susceptibilités des autres? Et ces sacrifices, sont-ils après tout, si intolérables? S'imagine-t-on réellement que les écoles bilingues bien organisées et bien suivies sont moins efficaces que celles où l'on n'enseigne qu'une seule langue? Que ceux qui garderaient des doutes sur ce sujet viennent visiter nos écoles et ils se convaincront que nos enfants de langue française et ceux de langue anglaise sont parfaitement en règle avec le programme des études de la province d'Ontario. Jusqu'à présent du moins les rapports officiels, publiés dans les journaux après les examens, ont toujours confirmé la bonne opinion que nous osons exprimer sur l'efficacité de nos écoles où l'on enseigne le français et l'anglais."

Il ne recula devant aucun sacrifice et il but au calice amer de la souffrance, même celle de lutter contre des

<sup>1</sup> P. de la Gorce, *Histoire religieuse de la Révolution*, T, I, pp. 286-287.

frères en Jésus-Christ, pour défendre les droits sacrés de ses enfants et de ses compatriotes. Et qui oserait l'en blâmer ? Il sut combiner la force et l'intégrité de la doctrine avec tous les ménagements de la charité. Il respecta dans toutes ses nuances l'ordre hiérarchique de cette vertu que le Père Janvier a exposé avec sa maîtrise habituelle : "Rien ne peut nous dispenser de traiter avec une particulière dilection les êtres que la nature, c'est-à-dire la Providence, a placés plus près de nous. Ce que l'Évangile nous ordonne d'aimer c'est notre prochain. Et notre prochain est d'abord l'homme dont nous sommes nés, l'homme qui est né de nous, l'homme qui est notre frère par la race et par le sang."<sup>2</sup>

Toutefois, jamais il ne cessait de considérer la gloire de Dieu comme le plus grand de tous les biens, le salut et la sainteté comme le trésor par excellence de l'humanité. En face de la persécution des siens, en face de leur avenir incertain, tout comme Jésus son maître qu'il copiait, il pleurait sur les infortunes de sa patrie.

Pour le Christ, la pensée de voir Israël rompre avec son Dieu le navrait. Il ne négligea rien pour prévenir un tel malheur : "Il versa son sang avec un regard particulier pour sa nation; et en offrant ce grand sacrifice qui devait faire l'expiation de tout l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place".<sup>3</sup> Mgr Latulipe voulut mettre toujours à la base de tous les autres les intérêts religieux de ses ouailles; mais il fut dévoué, comme le demande l'ordre de la charité, à tous les intérêts de son pays, intérêts matériels, intérêts intellectuels, intérêts politiques, intérêts moraux. Il se tourna avec bienveillance vers tous, mais il croyait que l'espoir du catholicisme chez

<sup>2</sup> Janvier, *Carême*, 1914, p. 274.

<sup>3</sup> Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, L. I, art. II.

nous est lié aux traditions des races latines. Aussi bien, travaillait-il à faire l'éducation du sentiment national.

À l'*Action française*, on se souvient de sa collaboration distinguée et patriotique. On lui en sait gré, et nous regrettons de ne point lui rendre l'hommage qu'il mérite. Avec insistance, il prêcha la conservation des vieilles traditions ancestrales. Elles aident à la préservation de la foi du Christ. On ne saurait trop le remercier d'avoir si bien exécuté, au cours de sa vie merveilleuse de cohésion et d'unité, ce programme si bien formulé par Mgr Jullien, évêque d'Arras : "Donner au peuple une plus vive conscience de ses traditions et de son caractère historique, lui inspirer l'amour des choses qui sont le trésor de son patrimoine et le culte des qualités qui le distinguent, le mettre en garde contre l'indifférence en matière de religion, la religion étant un des principaux facteurs de son histoire, en un mot, pousser au plus haut degré la personnalité vivante de la nation pour la rendre capable de s'imposer à la politique des partis et forcer l'État de gouverner avec la nation et pour la nation, voilà la tâche d'un nationalisme raisonnable qui veut être un esprit, partant un principe de vie et d'unité".<sup>4</sup>

\* \* \*

Dans sa belle oraison funèbre de Mgr Élie-Anicet Latulipe, Mgr Hallé, préfet apostolique de Hearst, nous fait remarquer que la souffrance fut la compagne assidue de celui auquel nous rendons notre humble tribut de vénération affectueuse. Hélas ! fallait-il qu'elle le fît monter jusques au Calvaire pour le clouer à la croix du Sauveur ? Vous vous rappellerez toujours la conflagration du 4 octobre

<sup>4</sup> Mgr Jullien, évêque d'Arras, *Les Lettres*, 1er janvier 1923.

1922, qui détruisit de fond en comble sa ville épiscopale.

Les premières lignes de la lettre pastorale que Mgr d'Haileybury écrivit à cette occasion sont gravées dans toutes les mémoires. "Un long sanglot exprimerait mieux que cette lettre ce qui se passe actuellement dans notre âme." Tant de travaux et tant d'espérances étaient anéantis : cathédrale, évêché, noviciat, pensionnat, écoles, orphelinat, hôpital.

Dieu est le maître. Il avait laissé l'incendie ruiner les monuments édifiés à grands frais; la ville épiscopale tout entière n'était plus qu'un monceau de cendres. L'évêque allait mendier ailleurs un gîte pour mourir dans la plus grande pauvreté. Mais la résignation est complète. "Mon Dieu, nous adorons vos desseins impénétrables et nous nous soumettons pleinement à votre adorable volonté. Pardonnez-nous nos larmes: votre Esprit-Saint d'ailleurs nous a dit qu'il est convenable de pleurer avec ceux qui pleurent, et ils sont si nombreux ceux dont nous voyons couler les larmes autour de nous."

Quelques jours après Mgr Latulipe rendait son âme à Dieu. Il mourut en pensant aux siens qu'il avait tant aimés au cours de sa féconde carrière. Souvenons-nous toujours de lui et de ses labeurs. Ne rendons pas inutiles, par des capitulations dangereuses, les efforts de sa carrière féconde pour l'Église et la patrie canadienne.

Abbé Philippe PERRIER.

## “DANS LA BRISE DU TERROIR”

PAR ALPHONSE DÉSILETS

---

Monsieur Alphonse Désilets ne fait pas partie du groupe des voyageurs pour le pays d'Utopie. Autrefois, avouait-il :

*J'aurais voulu que la Fortune  
M'emportât, par un soir de lune,  
Vers les pays les plus lointains.*

(Au bord des flots.)

Mais ce désir, parce qu'il ne correspondait pas à un état d'âme, fut éphémère. À la plaine, il a depuis *laissé son coeur*; et aujourd'hui, ses rêves beaucoup plus sages, se contentent

*Des grèves où l'on vient s'asseoir.*

Et même s'il lui arrive de regretter les temps heureux où

*Sur tous les seuils, dans les hameaux,  
Jongleurs, ménestrels et harpistes,  
Vendaient leurs couplets gais ou tristes  
Pour un sourire ou des gâteaux,*

(Aux temps heureux.)

c'est que, pour un instant, Monsieur Désilets se méconnaît. Non, la vie errante des troubadours ne lui conviendrait pas...

Monsieur Désilets est un poète heureux; et c'est le bonheur surtout qu'il chante. Cela tient, en premier lieu, au caractère même de sa poésie; car c'est surtout la vie rustique qu'il veut honorer, qu'il veut faire aimer.

Quelqu'un ajouterait peut-être que les sentiments qu'il éprouve en face de la nature, parce qu'ils ne sont pas très profonds, ne sont pas troublants; qu'une philosophie plus pénétrante serait aussi plus inquiète. Mais ce serait une bien médiocre explication. Si Monsieur Désilets est heureux, si ses vers expriment la joie de vivre, c'est que d'abord il s'en tient, comme son *homme des champs* auquel il dit:

*Ton seul maître est la Providence  
Et ton seul livre, c'est la Foi,*

à l'explication chrétienne de la vie. Ni les difficultés de l'existence ne peuvent le décourager; car alors monte de son cœur sur ses lèvres,

*L'hymne de son espoir en Dieu;*

ni la pensée de la mort ne peut l'effrayer:

*Je m'en irai content. Puisque j'aurai tracé  
Mon sillon dans la plaine où Dieu m'avait placé.  
Et puisque le repos du serviteur fidèle  
M'attendra...  
Je bénirai la mort...*

(Le feu sous la cendre.)

Ce n'est pas qu'il faille bannir la mélancolie de la poésie catholique. Ce rigorisme, d'une orthodoxie fort suspecte, nous priverait en outre d'une des belles jouissances de la poésie. Mais qui ne voit que, depuis cent ans surtout, les poètes auraient poussé beaucoup moins de gémissements inutiles, qu'ils ne se seraient pas tant pleurés, s'ils avaient su donner les réponses catholiques aux questions troublantes qu'ils se posaient.

Monsieur Désilets, de plus, est un optimiste. Il est clair que sa sensibilité est surtout affectée par ce qu'il y a de favorable dans les choses. Il se croit ainsi dispensé,—et il a raison—de chercher comme tant d'autres, dans un

monde irréel, la matière de son inspiration, puisque la réalité ainsi perçue est en quelque sorte idéalisée. Et si, malgré sa bonne volonté, le poète ne peut trouver dans la réalité présente le contentement qu'il cherche, aussitôt son imagination lui crée un refuge, non pas dans des rêves chimériques, mais dans un avenir certain, qui est pour lui une autre forme de la réalité. Qu'on lise la pièce intitulée *Jeune hiver*. On le voit déjà, ce n'est pas certes l'hiver traditionnel, je veux dire l'hiver avec son triste cortège.

*Les grelots ce matin  
Réjouissent les routes  
De leur timbre argentin...*

*.....  
Le jour n'est pas encore  
Qu'un rire pur et clair  
Perce l'écho sonore.*

*.....  
Tout est gai sous les cieux  
Prodigues de lumière  
.....*

Mais on a beau voir d'abord dans l'hiver ce qu'il peut offrir d'agréable, c'est quand même l'hiver; et il y a une saison avec laquelle on ne saurait le comparer. Aussi, voyez le refuge de notre poète:

*Déjà renaissent, fiers,  
Dans mon rêve anxieux  
Les roses printanières!*

Comment enfin ne pas constater que Monsieur Désilets trouve une très légitime jouissance dans l'ardente sympathie qui l'attache aux hommes et aux choses? Ce sont d'abord les joies de la vie familiale:

*Ma petite fille a les yeux  
Des violettes printanières.*

.....  
*Je vous dirai que sous les cieux  
Je n'ai rien de plus précieux.  
Ma petite fille est si tendre.*

(Ballade pour ma petite fille.)

*Bénissez, ô Seigneur, ces cœurs pleins de tendresse  
Que vous m'avez ouverts sur la route où je vais.*

.....  
*J'ai reposé mes yeux dans leurs yeux doux et purs.  
Et l'océan de foi que leur amour me garde  
M'apparaît, grâce à Vous, lorsque je les regarde  
Plus profond que la mer et plus doux que l'azur.*

(Prière.)

Cette sympathie va ensuite aux travailleurs de la terre, et par eux, aux ancêtres glorieux dont ils ont hérité les vertus:

*Bon laboureur à qui la terre  
Ouvre les trésors de son cœur,  
L'humilité de ton labeur  
Grandit ton œuvre humanitaire.*

(À l'homme des champs.)

*Elle a l'allure agile et fière  
Sous les sourires du matin  
Lorsqu'apparaît sa coiffe claire  
Parmi les roses du jardin.*

(La bonne fermière.)

*Une ardeur invincible animera tes fils  
À la tâche qui fut ta sainte idolâtrie;  
Car, nous voulons prospère et grande la patrie  
Et nous continuerons le "geste" que tu fis.*

(À Louis Hébert.)

*Source féconde d'une race  
Épouse du premier semeur,  
Vois, comme une garde d'honneur  
Ta grande famille qui passe.*

(À Marie Rollet.)



Les travailleurs de la mer ne sont pas non plus oubliés. M. Désilets a écrit pour eux quelques poèmes qui comptent parmi ses meilleurs, et qui prouvent qu'il lui a suffi de les connaître pour subir le charme de leur vie aventureuse.

*Mais du fond de leur âme ils plaignent  
Ces enfants pour qui des cœurs saignent  
Dans la tristesse des départs  
Et qui se perdront quelque part.*

.....  
*Et s'ils sont revenus des îles  
Vainqueurs de leurs destins hostiles,  
Ils n'ont pas oublié qu'un jour  
Ils avaient fait pleurer l'amour.*

.....  
*Ils ont des airs de vaillantise  
Où flottent encore la hantise  
Des pays qu'ils ont “découverts”  
Lorsqu'ils parcouraient l'univers.*

(Les vieux marins.)

Les choses participent aussi à l'amour du poète; et d'abord, la terre:

*À travers la forêt un peu mystérieuse  
Alors nous reviendrons sous mon toit nous asseoir,  
Ayant au fond des yeux l'image lumineuse  
De la beauté féconde et calme du terroir.*

(Invitation.)

et la mer...la mer elle-même, objet de la malédiction de tant de poètes, n'est pas, pour celui qui sait la voir sous un certain angle, aussi méchante qu'on le dit.

*Or, bien qu'elle soit fatiguée  
Des catastrophes dont le vent  
La rend complice si souvent,  
La mer redevient toujours gaie.  
Et l'on dirait, par ce soir doux,  
Qu'un immense amour la possède,  
Et que, pieuse, elle intercède  
Pour que la paix reste sur nous.*

(Au bord des flots.)

Nous nous excuserions de tant de citations, si la meilleure manière de faire connaître un poète n'était pas encore de le citer. Et l'on aura déjà remarqué que, si les vers de M. Désilets valent d'abord par la justesse de la pensée et la fraîcheur des sentiments, ils brillent aussi par des qualités de pure forme. Faisons toutefois quelques réserves. Il nous paraît que M. Désilets a fait entrer dans son volume des pièces qu'il a composées autrefois, quand il était jeune, et que, cherchant encore sa voie, il s'amusait à rimer sans inspiration véritable. Nous le regrettons. Plusieurs poèmes de la première partie du recueil: *Sur la route enchantée*, tels que *Ritournelle*, *Je suis riche*,

*Puisque rien ne me manque*  
*Je suis riche en effet,*  
*Ton amour est ma banque*  
*Mon bonheur est parfait.*

.....  
*J'attends les jours de grâce*  
*Pour te rémunérer,*  
*Tout l'amour que j'entasse*  
*Je te l'apporterai*

*En sabots*, et quelques autres intercalés ici et là, (ne parlons pas de *Jasette d'une vieille*, qui, à notre humble avis, n'appartient pas au genre poétique), n'auraient pas dû sortir des tiroirs où ils sommeillaient. Outre qu'il y a là indigence de pensée et sentiment véritable, l'expression est, elle aussi, trop souvent défectueuse. Car il est bien entendu que M. Désilets n'est pas un virtuose de la forme. Beaucoup d'épithètes banales à la rime, des licences grammaticales difficiles à tolérer, des néologismes le prouvent abondamment. Ses vers ont besoin d'être soutenus par la pensée. Et puisqu'il connaît maintenant le genre de poésie qui lui convient, il ferait bien de n'en sortir qu'avec prudence.

Aussi, nous ne demanderons pas à M. Désilets une production abondante. Une oeuvre totalement belle sera toujours pour lui la récompense d'une longue patience. Pour répondre aux espérances qu'il a fait naître, pour devenir peut-être le poète préféré de tous ceux qui chez nous subissent encore le charme de la brise du terroir, que M. Désilets nous fasse *difficilement* un petit nombre de *vers faciles*.

Etienne GAGNON.

### NOTRE BILINGUISME DEVANT L'ÉTRANGER

L'on sait partout, à travers le monde, que la Belgique et la Suisse sont des pays bilingues. Pourquoi ignore-t-on, à peu près partout, que le Canada est également un pays bilingue? C'est la faute de notre monnaie et de nos timbres-poste unilingues. C'est par-dessus tout la faute de notre incroyable inertie. Et cela seul suffit à nous déconsidérer devant le monde. Si le bilinguisme n'apparaît point sur nos documents officiels, l'étranger ne se dit pas qu'on nous refuse un droit. Il pense tout bonnement que le bilinguisme n'existe pas en ce pays et que le Canada, colonie anglaise, est un pays exclusivement anglais. Voilà ce que nous vaut notre lâcheté à faire respecter nos droits.

### POUR LA FÊTE DE DOLLARD

Procurez-vous pour le 24 mai, des roses de Dollard, la carte postale Dollard, les timbres Dollard, le petit buste du héros.

## LE "DROIT"

---

Voilà dix ans que ce vigilant journal de la capitale fédérale poursuit son œuvre nécessaire et féconde. L'*Action française* profite de cet anniversaire pour lui adresser ses meilleurs souhaits de continuel succès. Notre revue tient en si haute estime les bons serviteurs de notre nationalité qu'elle se réjouit de voir celui-ci persister à tenir son poste de sentinelle avancée et hardie. Le *Droit* apporta un précieux concours aux causes qui nous sont chères; il rendit aux Canadiens français de multiples services. Répandant la forme de journalisme qu'il importe de propager, il fut aussi le soutien de nos frères de l'Ontario; il fut l'un des plus actifs agents de la pensée catholique et française au Canada.

Le journalisme apparut tout d'abord comme le mode perfectionné de la diffusion des connaissances humaines; le journal servirait, pensait-on, à faire pénétrer dans la foule à la fois des notions utiles à la vie quotidienne et bienfaisantes à l'âme. Le journal a trahi sa mission; en tous pays il se fait cause de décadence.

Qu'est-ce que la civilisation? demandait récemment Charles Richet dans un article de la *Revue des deux Mondes*. Après avoir fourni à ce problème sa solution, il s'arrêtait sur la durée de l'actuelle civilisation européenne. Ce savant craint qu'elle n'évolue pas vers le culte des choses de l'esprit, culte qui fit sa grandeur. Et au nombre des causes qui désorientent la civilisation et qui peuvent même la détruire, Charles Richet inscrit le "journalisme vénal". Entendons ici la tare qui caractérise les journaux modernes, le mercantilisme, l'unique souci d'accroître circulation et recettes, en usant des moyens les plus sûrs de satisfaire les instincts dépravés de la foule.

Une réaction s'impose. D'où viendra-t-elle? Au poison le contre-poison. La rénovation complète ne semble

plus possible; le journalisme ne changera pas de voie. L'on espère du moins que des journalistes éclairés et conscients de leur responsabilité, essaieront de contrebalancer le mal propagé par la plupart des feuilles. Que dans les foyers pénètrent donc quelques journaux pouvant non démoraliser et abêtir le peuple, mais l'instruire et le rendre meilleur.

Le *Droit* s'assigna cette tâche; il est du petit nombre des journaux canadiens qui élèvent le niveau intellectuel et moral de notre population. Sous une forme correcte et élégante, il répand chez ses lecteurs les notions d'ordre scientifique, matériel et moral, utiles au peuple pour sa tâche quotidienne. Les rédacteurs du *Droit* n'ont garde d'oublier que dans l'amas de ces notions un choix s'impose; d'ordinaire, le journaliste moderne ne s'y arrête guère. Eux, préoccupés avant tout du progrès moral de l'être humain, n'oublient jamais leur mission d'apôtre; ils savent que la phrase écrite cache en ses syllabes ou une pensée qui abaisse ou un rayon de reconfortante lumière. Le *Droit* fait, avec quelques autres, diversion sur le fond taché d'encre, de boue et de sang qui marque chacune des feuilles de nos grands journaux. Et c'est un mérite dont les Canadiens lui doivent savoir gré.

Mais à cette tâche d'ordre général, il en joignit de particulières et qui se ramenaient étroitement aux périls et aux nécessités de l'heure. Se mettre au service des idées catholiques et françaises, défendre cet héritage spirituel dans l'Ontario, le coin de terre canadienne où il paraissait le plus menacé, tels furent les objectifs précis que poursuivit le *Droit*.

Ce journal, sous une direction clairvoyante, grâce à la rédaction de haut ton que lui firent de remarquables journalistes, tels MM. Albert Foisy et Charles Gauthier, aida puissamment, au cours des dernières dix années, à défendre notre race, à la faire connaître et respecter. Ce

témoignage est spontanément accordé au *Droit*; c'est avec l'appréciation des efforts passés le meilleur encouragement à persister dans cette voie.

Fondé au lendemain d'un congrès où les Canadiens français de l'Ontario avaient affirmé leur dessein de lutter contre de nouvelles tentatives d'assimilation, le *Droit* fut, chaque jour, le témoin chargé d'affirmer la vérité aux Anglo-Canadiens, l'animateur préoccupé de rappeler à nos compatriotes l'urgence et l'utilité du combat. Il fut le porte-parole des défenseurs de nos droits, l'éclaireur réveillant ou stimulant les énergies.

Aucune propagande à caractère national ne peut se poursuivre efficacement sans l'existence du journal quotidien. C'est lui qui dénonce sitôt faite l'attaque, presque toujours cachée, de l'adversaire; c'est lui qui prend raison d'un fait, d'un discours, d'une décision, pour rappeler à la minorité l'obligation où elle est de constamment veiller et lutter. Dans notre société où les affaires, les questions d'argent et de quotidienne besogne, absorbent les énergies, quel rôle important joue le journaliste patriote qui empêche l'oubli de descendre sur les visées de l'avenir, écarte les voiles que les assimilateurs ont intérêt à jeter sur les problèmes nationaux.

En agissant ainsi qu'ils agissent depuis dix ans, les directeurs et rédacteurs du *Droit* ont empêché les Anglo-Canadiens d'accroître la violence de leurs attaques; ils ont éclairé l'opinion, tenu la question scolaire ontarienne au premier plan.

À une heure difficile de notre histoire, sur un point menacé de notre territoire, le *Droit* a défendu efficacement nos droits. Par cette attitude c'est toute l'âme française au Canada qu'il fortifia. Qu'il continue d'aider au rayonnement de cette puissance spirituelle.

Antonio PERRAULT.

## EN MARGE DE JULES FOURNIER

---

On n'a peut-être pas accordé une attention suffisante, ne serait-ce qu'au point de vue de leur signification française, aux deux volumes posthumes de Jules Fournier, édités par les soins de sa veuve et de M. Olivar Asselin.<sup>1</sup>

L'œuvre de Jules Fournier est inégale. Mais pour quelques parties suspectes, et même mauvaises, qu'elle contient, elle en offre d'autres très réconfortantes. Le talent de l'écrivain est incontestable, et ceux qui ont parcouru les pages de *Mon Encrier* ont dû tressaillir de contentement, pour peu qu'ils aperçoivent notre misère intellectuelle et l'indifférence décourageante d'un trop grand nombre, au Canada, pour ce qui est littérature, art, idées.

Peu de journalistes et peu d'écrivains ont eu chez nous, autant que Fournier, l'amour du verbe français, l'instinct de la phrase, la connaissance innée de la langue. Le français chargé d'anglicismes de la plupart de nos journaux, la pauvreté de facture, la médiocrité trop générale des ouvrages présentés au public canadien-français, le faisaient bondir. Toute sa vie, dans les milieux les plus divers, littéraires, politiques, journalistiques, au *Nationaliste*, à l'*Action*, puis à Ottawa, où il avait été nommé traducteur officiel, Jules Fournier a fait la guerre sainte aux écorcheurs de la langue, aux lâches de la plume, à tous les pontifes du lieu-commun et de la banalité triomphante.

Fournier, en matière littéraire, voyait juste. Il avait de la culture et était servi par un jugement, qui, loin d'être sûr dans les questions d'idées, lui faisait rarement défaut quand il s'agissait de lettres. Ce qu'il pensait d'un ou-

---

<sup>1</sup> *Mon Encrier*, par Jules Fournier, 2 volumes, Montréal 1922.

vrage, il le disait carrément, sans parti-pris et sans ménagements, comme il avouait, en toute franchise, la bonne impression ressentie. Méprisant l'opinion, se levant seul, souvent, contre cette opinion, il sut, à l'apparition de volumes qui firent en leur temps quelque bruit, à Montréal et à Québec, ramener les choses à des proportions raisonnables et faire la part de la mesure. Il a tué des ridicules innombrables, renversé des idoles réputées sacrées.

C'est lui qui, le premier, au milieu des éloges qui accueillirent le roman de Bernier, *Au large de l'écueil*, osa montrer la faiblesse de l'œuvre, et tout en allouant à l'auteur le mérite de l'effort, faire ressortir les graves défauts d'exécution et de fond, l'in vraisemblance des caractères, la pauvreté de la langue. C'est lui qui salua en l'auteur du *Paon d'Émail* un vrai poète, celui-là peut-être de nos écrivains qui connaît le mieux la langue française, et, après avoir fait les remarques convenables, appela Paul Morin "l'un des plus riches tempéraments de poète et d'artiste de notre époque". Témoignage que le temps a confirmé, et que le nouveau volume de Morin, *Poèmes de Cendre et d'Or*, a une deuxième fois justifié.

On a reproché à Fournier d'avoir été violent. On a essayé de faire de lui une manière de Don Quichotte des lettres, aveugle et inconscient. Beaucoup ont affecté de ne point le prendre au sérieux. C'est pourtant l'un des seuls hommes au pays qui aient vu clair, de son temps, dans l'impuissance intellectuelle de sa génération. Cette impuissance, il en a cherché les raisons et cru en déterminer les effets. Il n'a pas hésité devant la réalité et s'est acharné à montrer les défauts caractéristiques de notre race; la paresse et l'indolence, la satisfaction dans la médiocrité, dorée ou autre, le culte de l'à peu près, autant de causes, selon lui, de l'insouciance désespérante de la masse, quand



il s'agit de manifestations intellectuelles. Dans son étude, inachevée, qu'il consacra à ce vilain livre qu'est la *Langue française au Canada*, de M. Louvigny de Montigny, Jules Fournier exprima des vues d'une grande originalité et d'une hardiesse téméraire, sur les mille et une causes qui, en ce pays, ont fait de la langue française, le français qu'on parle. Cette étude pourra susciter des controverses. Fournier y est tombé ça et là dans l'exagération; on le dira et l'on aura raison. Il faudra admettre toutefois qu'il y dit des choses que personne avant lui n'avait osé dire, qu'il jette à la face des Canadiens, ses frères, des vérités qui sont la vérité, et que tous, tant que nous sommes, pouvons méditer pour notre profit.

Fournier s'est trompé souvent; il a bataillé pour des idées qu'on pourra trouver avancées; il a émis des théories qui ne tiennent pas debout, sur les questions d'instruction par exemple; mais son œuvre, semée au hasard des journaux et des revues, offre chez nous un rare exemple de vues originales et de données clairvoyantes.

Parmi les griefs qu'on formule contre lui, il y a celui-ci qui revient à la bouche et sous la plume de tout le monde, sitôt qu'on traite, au Canada français, de littérature ou de critique littéraire : à quoi bon décourager nos hommes de lettres ? pourquoi les assommer au premier volume ou au second, éplucher leurs phrases, chercher la petite bête ? pourquoi ne pas applaudir plutôt à leurs efforts, pardonner les œuvres insignifiantes à cause des œuvres futures ?

Excuser, pardonner, tolérer ! En cela, comme en toute chose, il y a des limites. La critique n'a pas le droit d'élever par-dessus les nues, sans distinctions, toutes les inepties qui lui sont servies en volumes, pas plus qu'elle ne peut s'attribuer la fonction de détruire impitoyablement ce qui est imparfait. Le rôle de critique littéraire suppose le

goût, la mesure et le sens de la justice, une forte connaissance de la littérature, des notions solides d'histoire, de morale, de psychologie, de science même, autant de points précis auxquels se relie son travail; il implique la conception des valeurs et une vision claire des réalités. Si les appréciations critiques de Fournier nous ont souvent paru passées au vitriol, il faut se rappeler la manie qui tenait tout le monde, à son époque, et avant lui, de tomber les écrivains à coups d'encensoir. C'est contre les écoles séniles d'admiration mutuelle qu'il a essayé de réagir. Déraciner les habitudes prises n'était pas chose facile. Pour se faire entendre et comprendre, Fournier fut obligé de frapper de grands coups. Quelques-uns ont donné dans le vide; il y en a sûrement qui ont porté.

Il faut se rappeler également à quel point de vue Jules Fournier se plaçait avant de se prononcer sur un livre. Il ne jugeait pas un ouvrage canadien par rapport à un autre ouvrage canadien, afin de découvrir lequel était inférieur ou supérieur à l'autre. Il essayait de classer le nouveau-venu dans le tout de la littérature française; puis, tenant compte des circonstances diverses qui en avaient entouré la préparation, il rendait son verdict. Vue de cet angle, la critique de Fournier paraîtra moins acerbe et plus fondée. L'auteur de *Mon Encrier* n'avait-il pas raison? Sa méthode qu'il n'a pas été le premier à pratiquer, a renouvelé et rajeuni chez nous la critique littéraire; c'est par elle que nous avons eu, avant et depuis Jules Fournier, des hommes comme MM. les abbés Camille Roy et Émile Chartier, MM. Olivar Asselin, Louis Dantin, et quelques autres, qui peuvent analyser un livre en toute liberté d'esprit, sans brûler de cierges en l'honneur de personne.

La violence n'est pas de mise dans l'étude d'une œuvre littéraire; la trop conciliante douceur non plus. Il faut

être juste, mais justice n'exclut pas franchise. Disons mauvais le livre mauvais, quand il y a lieu; nul le livre nul. Surtout, ne donnons pas à l'écrivain une idée fausse qui le fasse se croire au plus haut point de la perfection, l'aveugler sur sa valeur et l'empêcher d'étudier, de travailler, d'atteindre à un plus parfait développement. L'admiration irraisonnée et l'encens à bon marché resteront toujours les plus terribles ennemis de notre avenir littéraire. Les vrais tempéraments d'écrivains ne se laissent pas décourager par une critique méritée, si cuisante soit-elle.

Il s'en faut que tout soit d'une égale qualité dans les deux volumes de *Mon Encrier*. Les théories sociales, pédagogiques, de Jules Fournier, suivent de loin, quant à la valeur et quand à la sûreté de vue, ses idées littéraires. Les généralisations qu'il a faites dans *Race de Voleurs*, par exemple, sur l'improbité de notre peuple, ses attaques contre notre clergé enseignant, mériteraient d'être examinées à deux fois. L'enseignement, dans le Québec comme ailleurs, est perfectible; les programmes des études secondaires peuvent y donner lieu à des considérations de tous genres. Les éducateurs québécois sont les premiers à le reconnaître. Mais ce ne sont pas les principes ontariens qui remplaceront avec avantage ceux du Québec dans les choses de l'éducation. Une certaine école, qui voit le salut dans l'application chez nous des méthodes françaises modernes, devrait se rappeler, avant d'argumenter plus avant, que les éducateurs et les lettrés de France avouent depuis longtemps l'échec des innovations de 1902. Les réformes que préconisait pour le programme secondaire, M. Léon Bérard, le ministre en France de l'Instruction publique, il y a un mois à peine, disent clairement ce qu'il faut en penser.

Et il y a la prétendue *Faillite du Nationalisme* ! Si

Jules Fournier pensa un moment, comme tant d'autres, que la doctrine du nationalisme canadien dût aboutir à la création d'un troisième parti politique au pays, il eût été excusable peut-être de crier à la stérilité des efforts de M. Bourassa. Mais l'influence de celui-ci s'est exercée plus haut. Quoi qu'en disent Fournier et tous ceux-là qui veulent rapetisser un homme encore plus qu'une œuvre, le travail constant du directeur du *Devoir* a opéré dans les esprits un mouvement d'idées salubre, qui s'accroît chaque jour, et prendra une ampleur de plus en plus considérable avec les prochaines générations. Jules Fournier était trop près de son ancien chef pour porter sur son œuvre et sur les conséquences de cette œuvre, un jugement final. Le nationalisme n'aura été une faillite que pour ceux, professionnels, commerçants ou bourgeois paisibles, qui envisagent le pouvoir comme le dernier mot du succès en politique.

L'œuvre de Fournier, si intéressante et féconde en plusieurs de ses parties, ne peut être louée sans réserves. Si le fondateur de l'*Action*, a mis son talent au service des meilleures idées, il a erré souvent et laissé des pages qu'il eut pu ne pas signer sans compromettre sa jeune gloire. Cet homme a manqué d'une direction sûre à ses débuts; il a manqué d'études philosophiques approfondies. Jeté dans la lutte et dans le monde journalistique à sa sortie du collège, après des études classiques incomplètes, — c'est M. Olivar Asselin qui nous le rappelle, — il s'est formé définitivement lui-même. N'est-ce pas admirable qu'avec une telle préparation à la vie, il n'ait pas donné dans des erreurs plus grandes? Il avait pour lui, s'il faut lui emprunter une de ses expressions, "ce bon sens et cette mesure qui sont les qualités traditionnelles de l'esprit français". Ce sont elles qui le sauvèrent.

HARRY BERNARD.

## ECLAIRONS LA ROUTE

---

On ne pourra guère, à l'avenir, s'abstenir de consulter ce livre de M. Magnan, chaque fois que, dans nos parlements ou dans nos journaux, reviendra le déjà vieux refrain de l'école obligatoire. Écrit sous le coup d'une accusation publique qui atteignait directement l'auteur, *Éclairons la route* a une portée générale qui le rend précieux à tous les esprits réfléchis.

Pourquoi faut-il donc que, parmi les tenants de la contrainte scolaire, il y ait tant d'esprits qui rejettent toute contrainte religieuse ou morale? Avons-nous si peu d'obligations, d'autre part, qu'il faille nous en imposer de nouvelles? La saine philosophie maintient les nécessaires, mais elle sauvegarde la liberté humaine. Elle n'est pas plus en faveur de la prohibition totale que de l'école obligatoire.

Quand on discute de la fréquentation des écoles, il faut accepter certaines limites et se rendre bien compte de la situation économique de la société. Nous nous rappelons avoir rencontré, aux environs de Montréal, un jeune campagnard de quinze ans, qui conduisait notre voiture. Son père ayant été frappé de paralysie depuis deux ans, et sa mère étant chargée d'enfants, le jeune homme avait dû quitter l'école pour travailler, mais il y était allé huit années durant... Serait-il raisonnable d'exiger davantage?

On dit: "Il faudrait des réformes dans les méthodes d'enseignement". C'est possible: quelle institution humaine n'est pas perfectible? Mais il faut savoir que les systèmes, français ou anglais, que l'on prône, ont aussi leurs défauts, et se heurtent chez nous à des conditions historiques et pécuniaires qu'on ne peut pas supprimer par la seule vertu d'un article de journal ou par la virulence d'un pamphlet.

\* \* \*

*Éclairons la route* répond à une publication de Toronto intitulée *The Right Track*. Juger sainement les choses québécoises, catholiques

et françaises, dans l'ambiance de Toronto, paraît une chose impossible. M. Vincent, par son livre, nous en donne une preuve nouvelle. Les statistiques, les témoignages, les arguments de M. Magnan, inspecteur général de nos écoles catholiques forment une belle réfutation de l'auteur ontarien. Ne parlons donc pas avec dédain de "Magnanculture" : c'est là une expression injustifiée et qui dénote un évident parti-pris.

Le livre de notre Inspecteur général contient neuf chapitres. Les cinq premiers exposent l'état actuel de la province, du point de vue de l'éducation : recensement scolaire des villes, fréquentation scolaire dans la campagne et toute la province; comparaisons avec une demi-douzaine d'autres pays civilisés; résultats de la liberté scolaire dans le triple domaine scolaire, économique et moral. Dans les quatre derniers chapitres, l'auteur résume les arguments historiques, philosophiques, et d'autorité, qui doivent nous guider dans l'appréciation de l'état actuel des choses.

Laissons-nous donc convaincre par la force probante de cette œuvre, et sans cesser de désirer l'amélioration de nos écoles et la généralisation de l'instruction, sachons mettre un frein à nos impatiences et, parfois, à notre manie de dénigrement.

Louis DELGNY.

## À TRAVERS LA VIE COURANTE

---

Cette chronique a déjà signalé, parmi les infiltrations étrangères dont nous souffrons, telle et telle plus dangereuse. Nous voudrions dénoncer aujourd'hui celle qui opère sous le couvert du sport. Il en est peu d'aussi actives, d'aussi insidieuses, d'aussi tenaces.

Le sport est surtout en honneur dans les pays anglo-saxons. Bon nombre de jeux introduits ici sont inconnus en France. Il nous faut leur trouver nous-mêmes, leur forger, pour bien dire, des mots français. C'est une première difficulté. Une seconde se présente. Même les jeux en usage en France nous arrivent souvent affublés de noms anglais. Qu'on ouvre n'importe quel journal français, on s'en convaincra facilement. En voici deux pris au hasard, tous les deux de Paris, l'*Action française* et la *Libre Parole*, du 3 mars. Allons à la rubrique des sports. Le premier nous apprend que "l'A. S. de Gymnastique de la Seine fait disputer demain matin à 10 heures, au bois de Clamart, son cross country annuel". Il annonce aussi qu'aux courses, "favoris et outsiders ont gagné alternativement". Le second, assez sobre d'informations ce jour là, dit cependant quelques mots du "meeting de Vauville" et du "steeple-chase d'Auteuil".

**A propos de scoutisme** Ce sont là deux exemples pris entre mille. Un écrivain de bonne race, le directeur de la *Revue française*, Antoine Redier, vient de dénoncer vigoureusement ce mal, à propos d'une institution qu'il loue par ailleurs : le scoutisme. Tout le paragraphe vaut d'être cité. Le voici textuellement.

"Je donne mille fois raison, à Philippe Doré qui s'élève, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, contre l'abus que nous faisons en France, notamment en matière de sports, des mots anglais. L'admirable abbé Cornette, aumônier général des Scouts de France, m'a répété que le mot scout n'est qu'une déformation du vieux mot français "escoute". Ces garçons, qu'on habille en kaki, sont aux écoutes, à l'avant-garde; ce sont des éclaireurs, des pionniers. Pas de doute sur le sens du mot.

Mais pourquoi celui-là, que les britanniques ont transformé à leur usage, plutôt qu'un autre qui serait resté français? Scout a été français, mais ne l'est plus. Et des tas de gens affectent de le prononcer à l'anglaise. Le vocabulaire du scoutisme est d'ailleurs chargé d'autres mots anglais, et l'argument dont on use pour défendre scout ne tient plus quand il s'agit, par exemple, des "badges" ou insignes, qui jouent un rôle considérable dans la vie de ces enfants, mais qui le jouent en anglais. On en pourrait dire autant du "camping", qui est si amusant et qui le serait au moins autant si on l'appelait campement, en bon français. Il y a aussi les "scoutmaster". "Master et mestre" sont un même mot; mais le second seul est français".

### La profondeur du mal

Venant donc même de France, ou du moins ne nous y offrant pas les sources de résistance que nous sommes habitués d'y trouver pour lutter contre les autres infiltrations, celle-ci est assurément plus difficile à combattre. On peut affirmer que, depuis vingt à trente ans, elle ravage notre jeunesse. Quel jeu, parmi nos jeux populaires, crosse, gouret, balle au champ, ne fourmille pas de termes anglais?

Une réaction s'est fait jour il y a quelques années. Mais elle semble s'être restreinte à un petit groupe, composé presque exclusivement des élèves de nos collèges classiques — les couches populaires, par exemple, n'ont pas été atteintes, on y dit toujours *strike, inning, game, goal, etc., etc.*; — et puis cette réaction a manqué d'unité. Trop de réformateurs ont suggéré des mots différents. À la fin, ne sachant plus qui écouter, bien des bonnes volontés ont abandonné la tâche. Et l'ancien vocabulaire a repris le dessus. Aussi le mal est-il profond. Dans beaucoup de milieux on se croit autorisé, dès qu'il s'agit de sport, à angliciser le plus possible. Ainsi n'a-t-on pas vu, l'hiver dernier, en plein Québec, des pancartes, où il y avait d'ailleurs du français, annoncer une joute — un match, diraient les journaux de France, — entre les *Sons of Ireland* et l'*University of Montreal*!

Une nouvelle et puissante réaction est donc nécessaire dans ce domaine. Mais elle ne réussira, elle n'aboutira sérieuse aux résultats pratiques désirés, que si elle peut s'appuyer sur des bases solides. Que l'on sache ce qu'il faut substituer aux termes incriminés, et qu'on le sache de façon claire et définitive.



Comment veut-on, par exemple, que nos instituteurs et institutrices, un des principaux facteurs, à coup sûr, de cette réaction, puissent faire leur part, enseigner aux enfants, soit en se mêlant à leurs jeux, soit en leur donnant des dictées qui s'y rapportent, les termes français exacts, s'ils en rencontrent deux ou trois en circulation pour le même mot anglais, tels: balle au camp, balle au champ, balle aux buts, pour *base ball*. Sans doute l'emploi d'un mot par un bon écrivain en autorise l'usage, et pour notre part depuis que nous avons entendu l'éminent recteur de l'Université de Montréal, alors Mgr Gauthier, rappeler dans son discours d'ouverture de 1922 les "victoires au gouret" remportées par les étudiants, nous n'hésitons pas à employer ce mot, mais encore faut-il que quelqu'un note ces emplois, les classe, les fasse connaître... Ce n'est pas la 'besogne des instituteurs. Ils en ont bien d'autres !

### Conseil technique de la langue

Aussi voudrions-nous voir s'établir ici pour différents domaines de la langue, et en particulier celui du sport, ce qu'un écrivain de France vient de réclamer dans le même but pour son propre pays. "Je demande, a écrit M. André Thérive, la formation d'un conseil technique de la langue française qui devrait :

a) pourvoir à ce remplacement (d'un mot anglais par un mot français) pour les mots déjà usités;

b) lancer des termes nationaux de formation non savante pour toutes les inventions nouvelles."

Quels services un tel conseil rendrait chez nous! Il pourrait être dirigé par quelques hommes connaissant à fond leur langue, lesquels s'adjoindraient des aides, des spécialistes suivant les différents domaines qu'ils étudieraient.

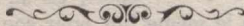
### Un témoignage

Et pour conclure, comme il se rencontrera encore probablement de braves gens que nos inquiétudes étonneront, qui les trouveront exagérées, qui traiteront de vécilles, de détails sans importance, le mal dénoncé, terminons cette chronique par un témoignage, celui de l'écrivain que nous avons déjà cité, M. Antoine Redier. On entendra peut-être plus volontiers sa voix que la nôtre. Dans tous les cas elle

exprime bien, et en termes aussi clairs que vigoureux, nos propres sentiments :

“La langue anglaise, écrit le directeur de la *Revue française*, est, à travers le monde, l'organe du libéralisme protestant; c'est en anglais qu'on combat, des deux côtés de l'Océan, l'esprit latin; dès qu'on parle anglais, nous l'avons trop éprouvé depuis l'armistice, on exprime naturellement des idées qui vont presque toujours à l'encontre des nôtres. Contre nous, l'immense conspiration de toutes les forces libérales et révolutionnaires est conduite en langue anglaise. L'heure n'est donc pas choisie pour des catholiques de chez nous, de laisser cette langue se substituer à la nôtre, au cœur même de ce cénacle, où nous gardons ce que nous avons de plus sacré, nos fils, les grands Français de demain.”

LA RÉDACTION.



### L'HÔPITAL DES INCURABLES

Un journal de Montréal demande de ce temps-ci leur opinion à une foule de gens sur l'opportunité de reconstruire l'Hôpital des incurables. Comme il s'agit d'une entreprise assez peu discutable, les opinions émises jusqu'à ce jour, sont d'une touchante unanimité. Personne n'a encore osé dire qu'il ne fallait pas reconstruire l'Hôpital des incurables. Personne ne le dira et nous non plus. Nous espérons même qu'on ne s'arrêtera pas à l'Hôpital des incurables et que les catholiques de Montréal finiront par avoir assez de dignité pour loger leurs malades chez eux, dans leurs propres hôpitaux.

# LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

## LA FÊTE DE DOLLARD

Elle aura, nous l'espérons, une splendeur toute particulière, cette année, à Montréal et à Carillon. A Montréal, ce sera la veillée d'armes le 23 mai au soir à l'église Saint-Pierre, puis la bénédiction des drapeaux qui seront portés à Vauvert, puis le 24 mai, ce sera la manifestation de la jeunesse au parc Lafontaine, au pied du monument Dollard. A Carillon se rendront, outre les élèves du collège Bourget, les élèves des classes supérieures du collège Saint-Laurent. Nous convions toute la jeunesse de la région à la grande fête du Long-Sault. Les jeunes y apporteront leur hommage aux héros de 1660. Un représentant de chacun des collèges, croyons-nous, puis un étudiant d'action française diront à leurs camarades ce que doivent être les volontés de la génération de l'espoir. Deux orateurs, parmi les aînés, leur donneront la réponse. Mais que partout la fête prenne plus d'ampleur et de solennité vue jamais. Depuis longtemps déjà nos amis de Québec s'y préparent. Si la jeunesse d'aujourd'hui veut posséder un patriotisme fort, qu'elle fasse entrer dans son âme, la vertu de notre meilleure histoire, qu'elle anime son idéal au souffle du grand héros. Que partout aussi l'on porte à sa boutonnière la rose de Dollard. Nous n'avons point, hélas ! de drapeau; ce signe est encore le seul qui nous permette de nous afficher comme race. Que la rose symbolique soit épinglée sur toutes les poitrines.

## NOS PUBLICATIONS

Parmi celles qui vont paraître d'ici quelques jours, nous signalons: *Les trois combats du Long-Sault*, de M. l'abbé Guindon, une fort intéressante plaquette avec trois cartes par l'auteur, une couverture de Berthe Lemoyne, le tout pour 30 sous l'unité. Les excursionnistes de l'Outaouais pourront se servir de ce petit guide qui les aidera à découvrir quels lambeaux de notre plus belle histoire sont accrochés aux bords de la vieille rivière historique. Paraîtra aussi très prochainement *Mon voyage autour du monde* par Émile Miller. Cet ouvrage posthume du regretté géographe, écrit pour les enfants, leur apporte un cours de géographie amusante illustré de très nombreuses gravures. *L'Action française* crée ainsi peu à peu sa bibliothèque patriotique à l'usage de

l'enfance. À cette même fin, nous publierons, au cours de l'été *Notre légende dorée* dont déjà il fut ici question. Parmi les autres publications qui s'en viennent, je note, en premier lieu, les travaux de la troisième *Semaine Sociale* tenue à Hull l'été dernier, volume indispensable à tous ceux qui veulent préparer l'avenir. La *Semaine Sociale* devrait particulièrement se trouver dans toutes les bibliothèques de prêtre. Je note ensuite, une réimpression illustrée de *Chez nous*, de M. Adjutor Rivard, ouvrage couronné par l'Académie française. À cette liste, ajoutons enfin, bien qu'il n'appartienne pas à la *Bibliothèque de l'Action française*, le prochain volume de critique de M. l'abbé Camille Roy, *Érables en fleurs*, qui ne manquera pas de susciter un vif intérêt.

### NOTRE AVENIR POLITIQUE

Ce volume qui contient toutes les études de notre enquête de l'année dernière, est en train de devenir un succès de librairie. Chacun se rend compte que nous y avons abordé un sujet d'une extrême gravité, sur lequel ne peut glisser avec indifférence un esprit sérieux. La *Croix* de Paris a consacré l'un de ses derniers feuillets littéraires à *Notre Avenir politique*. M. Albert Larrieu, qui tient la plume, continue là-bas son infatigable propagande pour le Canada français. Dans la *Presse* du 24 mars 1923, le sénateur L.-O. David a commenté le volume de façon sympathique. Le *Saint-Laurent* de la Rivière-du-Loup y consacre un long article : "Ce livre est de ceux qui donnent à réfléchir, y lit-on, et que les Anglais qualifient savoureusement de "food for thought". Dans le *Droit* du 11 avril, notre ami Harry Bernard signale aimablement notre enquête. Enfin lisons cette appréciation ardente parue récemment dans la *Voix de la jeunesse catholique*, supplément de l'*Action catholique*:

"Notre avenir politique."

"On sait que c'est là le titre d'une enquête, désormais célèbre, poursuivie par l'*Action française*, en 1922. Plusieurs écrivains distingués, penseurs clairvoyants et surtout patriotes ardents, y ont pris part. Leurs études ont été réunies dans un petit volume de format commode et joli.

"La couverture du livre, comme on nous l'avait annoncé, est évocatrice d'une idée chère et qu'on aime à caresser : notre indépendance politique. A la lueur du soleil levant, dont les pénétrants rayons percent déjà la profondeur des ténèbres et fait scintiller les flots apaisés de notre fleuve majestueux, nous y apercevons, flottant sur le cap

Diamant, le glorieux drapeau fleurdelisé, symbole de nos aspirations nationales, dont la vue seule fait battre le cœur de joie et d'espoir. Puisse cet idéal se réaliser bientôt !

“L'impression générale produite par la lecture de cet ouvrage peut être assimilée, nous semble-t-il, à celle d'un homme qui entrevoit la fin prochaine de sa captivité et qui fait des projets pour le jour heureux où il sera enfin libre.

“Souhaitons que ce livre fasse disparaître bien des préjugés, et marque une étape nouvelle dans l'évolution de notre mentalité, concernant notre situation politique.”

#### CETTE “VOIX DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE” :

Elle fait entendre depuis quelque temps, de magnifiques et courageux accents. Si nous ne craignons de la compromettre auprès d'un certain monde, nous dirions ici tout le bonheur que nous éprouvons à l'écouter. Exprimons tout de même à cette noble jeunesse notre vive gratitude pour l'hommage qu'elle rend de temps à autre à l'*Action française*. Nous recommandons à nos lecteurs la série d'études sur le patriotisme que vient de commencer à publier cette même *Voix de la jeunesse*. Ceux qui voudront enquêter sur l'âme de la génération en fleur, trouveront là un document de premier ordre. Qu'on lise aussi la série d'articles que vient de fournir à cette tribune M. l'abbé Arthur Robert. Il faut remercier notre excellent ami d'avoir apporté sur l'action dans l'A.C.J.C., des précisions fort opportunes, à l'heure où tout un groupe de gens confinerait volontiers la jeunesse catholique dans l'austère réclusion des oiseaux en cage. Les fondateurs de l'A.C.-J.C. ont voulu faire autre chose de leur œuvre. Mais ils se souviennent aussi que cette jeunesse fut renvoyée prestement à ses cercles d'études, chaque fois que, pour de vils intérêts politiques, l'on eut peur de son action. M. l'abbé Robert vient de mettre les choses au point. Il convient de l'en féliciter.

#### “L'APPEL DE LA RACE”

Les dernières fusées de la bataille se sont éteintes. L'on parle encore cependant du livre d'Alonzié de Lestres. Dans les *Annales térésiennes* de mars, un jeune collaborateur, Maurice Alary, démontrait finement, à l'aide de *Colette Baudoche*, que les types d'Anglais et d'Irlandais sont encore moins malmenés dans l'*Appel de la race* que ne le sont les types d'Allemands dans le roman de Barrès. Le *Semur* a

reproduit, dans l'une de ses dernières livraisons, le bel éloge qu'a fait du roman d'Alonîe de Lestres, un juge tel que M. l'abbé Olivier Mau-rault. Nous croyons savoir qu'aux prochaines réunions de la Société royale, M. l'abbé Élie Auclair présentera un mémoire sur l'*Appel de la race*. Albert Larrieu a parlé du roman dans le feuilleton littéraire de la *Croix* de Paris, et J. d'Orliac dans *Comœdia* du 25 mars. "*L'Appel de la race*, écrit, entre autres choses, ce dernier critique, est un bon et beau livre bien construit et bien écrit. Il faut le lire en se souvenant qu'il vient de là-bas, très loin de nous, et qu'il ne faut pas nous arrêter à certaines locutions qui ne nous sont pas habituelles. Elles sont rares d'ailleurs, tandis que les belles pensées foisonnent, méritant plus que notre attention : notre étonnement." Au cours d'un long article sur la *Survie de la langue et de la pensée française au Canada*, dans le *Correspondant* du 25 mars, M. Henri de Noussane écrit de l'*Appel de la race* : "Un ouvrage récent m'a ému et captivé... La vie et le charme de cette œuvre marquent un pas en avant, dans le roman canadien. La dédicace et la préface en disent éloquemment la fière allure."

#### CET ARTICLE DE M. DE NOUSSANE

Il faut revenir sur ces pages du *Correspondant*. M. Henri de Noussane vient d'écrire là, sur notre littérature canadienne, une étude d'ensemble comme il ne s'en était pas écrit depuis longtemps dans une revue de France. Ces pages nous révèlent un noble esprit qui s'est efforcé de nous bien comprendre et qui nous juge loyalement et avec sympathie. M. de Noussane est de ceux qui regrettent que la France n'ait pas suivi d'un regard plus attentif les batailles que nous avons livrées ici pour la survie de sa culture et de sa race. Pour rapprocher les deux pays, il émet un vœu qui vaut la peine d'être retenu : "Ah ! le beau, le rayonnant congrès à organiser à Paris, écrit-il, que celui de la presse de langue française paraissant à l'étranger... A ce congrès, la presse canadienne-française tiendrait un rang éclatant. Son histoire serait la plus touchante et la plus romanesque." Ce vœu aura peut-être besoin d'être précisé. Mais il faut rendre hommage à la noble pensée qui l'a fait émettre.

#### LES "COMPAGNONS DE LA PETITE SCÈNE"

Ils ont fait leur débuts, le 3 avril dernier, avec le *Mort à Cheval* d'Henri Ghéon. Le directeur de l'*Action française* appelé à présider cette représentation, a loué, comme il convient, l'heureuse initiative

des Compagnons de la petite scène. C'est un noble effort pour nous doter d'un théâtre pour bonne compagnie et où l'on jouera des pièces qui appartiennent vraiment à la littérature. Les artistes qui avaient fait un si beau succès à *Contre le flot* de Magali Michelet, auront révélé à notre public, et de la façon la plus heureuse, le théâtre d'Henri Ghéon. Qu'ils s'en tiennent à l'excellente inspiration qui les a fait se grouper. Nous croyons savoir qu'ils préparent pour la saison prochaine, un programme de représentations théâtrales où il entrera même du classique. Qu'ils ne craignent pas d'oser. S'ils parviennent à purger Montréal des troupes de trente-sixième ordre qui viennent nous servir le plus bas théâtre de Paris, ils auront rendu un immense service à la morale et à la raison latine.

### La jeunesse, la lutte pour la langue, nos députés

Deux interventions courageuses méritent d'être citées à l'ordre du jour : celle du cercle de Saint-Henri de l'A.C.J.C. auprès du ministère fédéral du commerce et celle de notre groupe d'étudiants d'*Action française* auprès de la Commission du Havre de Montréal. Les uns et les autres ont fini par gagner leur point et nous les en félicitons chaudement. Voici ce que nous raconte, pour sa part, M. Jean Bruchési :

"Le Cercle d'Action française des étudiants de l'Université de Montréal a fait récemment une démarche couronnée de succès. Il s'agit toujours de la langue française dont les droits menacés ou négligés ne peuvent être maintenus que par une vigilance continuelle.

"Le 21 février dernier, le Cercle écrivait à M. Émilien Daoust, commissaire du port de Montréal. "Nous avons constaté que la Commission du Port dont vous êtes l'un des membres, fait mettre en anglais seulement toutes les indications dans l'index du téléphone." On demandait à M. Daoust d'intervenir au nom de la langue française. Un long silence fut la seule réponse. Ce que voyant, le Cercle s'adressait à l'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Marine, et renouvelait sa demande, en soulignant la première lettre adressée à M. Daoust. La réponse ne se fit pas attendre, et le 14 mars le ministre écrivait : "La Commission du Havre est tout à fait indépendante de mon ministère, mais tout de même, je me ferai un plaisir de communiquer avec eux à ce sujet". Cette fois, "la très sérieuse considération" ne fut pas un vain mot, et le 3 avril, M. Daoust annonçait au Cercle, la décision des

Commissaires du Havre qui donnaient "instruction à la Compagnie du téléphone de publier dans les deux langues les indications concernant la Commission, dans le prochain numéro de l'index téléphonique".

"Il appert d'une lettre adressée au ministre par M. Daoust, que l'honorable Lapointe s'est occupé personnellement de la question, ce qui est tout à son honneur. Que conclure de cela, sinon qu'avec de la persévérance et une petite dose de patriotisme, on manque rarement le but?"

En lisant de telle pièces, nous n'avons pu nous empêcher de penser avec beaucoup de mélancolie : voilà autant de besognes qui devraient être faites par nos députés du parlement fédéral. Ils sont plus d'une cinquantaine à Ottawa. Que font-ils ? Ce sont des associations indépendantes, ce sont leurs électeurs qui doivent faire leur travail. Nous connaissons les banales excuses derrière lesquelles on se retranche : "Il faut user de prudence; il ne faut rien briser; il faut tenir compte des difficultés, etc..." À tous ces marchands de pusillanimité nous nous permettons de demander si une phalange de 50 députés irlandais ferait voir dans les questions nationales, l'esprit soumis et timoré de ce bloc solide de 50 députés canadiens-français. Ah ! qu'il y a tout de même des comparaisons humiliantes. Quand donc verrons-nous poindre la génération qui nous guérira de la peur et mettra sa confiance au courage !

### LA REVUE

Voici de bonnes nouvelles pour nos abonnés et nos amis. *L'Action française* aura recruté plus de 500 abonnés depuis le mois de décembre dernier. Ce succès, nous le devons, sans doute, pour une bonne part, à notre excellent propagandiste, M. Gaston Jolicœur. Nous le devons aussi à quelques-uns de nos jeunes amis, tel Noël Dorion de Québec, qui vient de nous envoyer sa douzaine d'abonnements. Si l'espace ne faisait défaut à Jacques Brassier, qu'il serait heureux de citer quelques parties des lettres si encourageantes, trop élogieuses qu'on nous écrit. Citons pourtant celle-ci qui nous vient d'un jeune compatriote de Fribourg en Suisse: "*L'Action française* resserre de plus en plus les liens qui m'attachent au pays. Je me fais un plaisir de la passer à mes amis, Français, Irlandais, Lithuaniens ou Polonais qui tous s'étonnent de l'esprit patriotique et du zèle qui animent les collaborateurs de *L'Action française*."

Jacques BRASSIER.